

# Du jeu à la passion

## Bernard JOTHY

### Introduction

Pourquoi ne pas partir d'un moraliste, Etienne Borne, pour s'approcher de la passion ? « La passion introduit au dedans de l'homme un mélange équivoque d'exaltation et de détresse, d'aveuglement et d'énigmatique lumière, dans le sens que les Allemands ont souvent donné au *pathos* grec » (le mal, p 38). Une telle définition respecte les paradoxes de la passion, toujours susceptible de nous transporter au delà de nous-même, de nous traverser comme de nous rassembler pour le meilleur et pour le pire. Cette définition générale peut convenir à la passion amoureuse *Verliebheit*, que Freud considère comme un dessaisissement de la personnalité propre, au profit de l'investissement d'objet » (vie sex p84). Selon le psychanalyste, c'est « l'objet sexuel, élevé au rang d'idéal sexuel », qui confère « la force de supprimer le refoulement » (p104). De cette levée du refoulement résulte, dans l'amour-passion, aussi bien ce qui porte au sublime que ce qui s'avère ravageant et douloureux. Les idéaux de la personne s'en trouvent perturbés et, à l'occasion, les semblants admis dans la vie sociale sont rompus. Ce constat étant fait, comment en rendre compte ? Un cas clinique peut nous mettre sur la voie.

### Le cas de Monsieur R

Un homme de la cinquantaine trompe sa morosité par la fréquentation assidue d'un forum de discussion sur le net : chacun et chacune, sous couvert d'anonymat, raconte ses pratiques érotiques de la fessée, librement consentie, fessée alternativement reçue et donnée. Bien sur, sa femme et ses enfants ignorent tout de cela. Il a beaucoup de temps pour s'adonner à ces confessions car depuis quelques mois, il n'a qu'un lien très lâche avec son travail s'étant mis à l'écart, suite à des conflits. Donc le thème rassembleur du forum est la fessée mais on livre aussi des confidences très intimes sur les coins reculés de son histoire : tout le monde partage les secrets livrés, chacun ignorant l'identité des autres. Monsieur R en parle comme une forme moderne et virtuelle de libertinage.

Très vite M. R a repéré parmi les intervenants du groupe, une femme qui s'attire facilement les grâces des hommes. Il est séduit et parvient à forcer les barrières de l'anonymat pour nouer une relation personnalisée avec elle. Ils se voient ; leurs rencontres sont torrides, le piment de la fessée ayant le meilleur effet sur leurs ébats. Il est convenu entre eux que ces rencontres ne sont qu'occasionnelles, sans lendemains et n'ont qu'un seul but : le plaisir immédiat. Mais ils se racontent beaucoup et M. R. tombe éperdument amoureux de celle qu'il ne trouve pas particulièrement belle mais si attirante par sa jovialité et sa complicité. D'emblée, Madame X. femme divorcée et pleinement satisfaite de sa liberté retrouvée, signifie à M. R. qu'elle refuse à priori tout engagement sentimental. Et, très vite elle passe à un autre amant choisi sur le même forum. Trop tard, M. R ne peut plus consentir au jeu

des échanges, il se sent éconduit et relance cette femme de façon pressante, cherchant à lui interdire de nouveaux flirts. Elle, incommodée par de tels abus, en arrive à refuser tout contact téléphonique avec lui et exige le respect de sa pure indépendance. Alors, rongé par la passion, il se déprime ou envisage de tout lui sacrifier, de quitter sa femme pour vivre avec cette maîtresse éphémère qui occupe toutes ses pensées. Comment maintenir le lien à l'objet d'amour dans le cadre narcissique ? M.R. s'affronte à cette question de façon radicale : son existence ne vaut plus que pour elle. Il ne s'apparaît aimable qu'à partir des yeux de cette femme admirée. Mme X est loin de tout cela, elle ne pense qu'à butiner et lutiner à droite et à gauche, restant inflexible dans son refus de donner dans l'amour. Monsieur R. est amer, imagine des plans de reconquête ou remâche des idées de vengeance. Il reste fixé à ce qui fait signe d'amour pour lui ; « s'...oupire »<sup>i</sup> après l'indifférente, l'inclut dans son imaginaire ; elle est son manque et son idéal. Il ne veut pas renoncer à l'amour. Alors que pour elle il n'est qu'un partenaire de jeu dans le scénario-fessée, tout à fait interchangeable, pas plus. L'insistance de M. R à se proposer comme désirant, ses exigences à l'égard de Mme X. restent sans réponse. Elle se contente des séductions variées, en série, qui n'impliquent que le maniement du phallus imaginaire dans sa métonymie la plus plaisante. M. R est dans l'hainamoration, Mme X dans le donjuanisme. Elle tente les hommes et par là même, elle se tente, comme dit Lacan (cf Sém X p 221) dans des limites, cependant, où l'éveil du désir ne l'Autre ne risque pas de trop l'exposer.

*Pour R., c'est l'impasse*, propice aux actes plus ou moins désespérés. Puisqu'elle ne veut plus l'entendre, il va donc forcer sa porte et menacer de révéler à tous les membres du forum et à tout l'entourage familial les mille détails de la vie érotique de cette femme très respectée. Elle fait appel à la police pour se dégager. M. R. s'obstine et souffre de plus en plus Mme X est devenue son symptôme au sens où c'est par elle qu'il « souffre dans son rapport à la jouissance » (Sém XVI p 41). Le miroir est vide pour M.R, l'absence de réciprocité fait défaillir son narcissisme, il ne peut plus le cacher à son entourage familial. Sans la participation de Mme X., le jeu de la fessée ne peut plus procurer le plus-de-jouir qui fouette son désir.

*Il est amené à faire le bilan de sa situation*: son mariage se réduit à un « compagnonnage tendre » mais sans relief ; sa position professionnelle autrefois brillante, n'offre plus qu'un abri très confortable mais sans but précis. Les responsabilités politiques qu'il a assumées depuis sa jeunesse ne l'occupent que très peu. Le sentiment de vide qui l'habite est fortement renforcé par deux disparitions récentes: un ami très cher, confident de longue date, vient de se suicider suite à un imbroglio politico-amoureux ; et son père a succombé à un cancer. L'aventure avec Mme X. est donc une tentative de repartir dans la vie en échappant aux affects de deuil.

*La relation au père*. M. R. le présente comme un homme de devoir, très droit, très attaché à sa femme, fidèle malgré les conflits fréquents. Le père a eu des déboires professionnels à la cinquantaine, les a très mal supportés et a fait un épisode dépressif marqué qui a assombri la fin de sa vie. Si bien que M. R s'est résolu il y a longtemps à tout faire pour éviter de tomber dans l'inertie dépressive. Il s'est convaincu pour cela d'être le parfait héritier de l'esprit « mai 68 », dans sa promotion de la liberté sexuelle. Cet idéal lui permet de se mettre en opposition symbolique au père, sans prendre garde aux conséquences d'une telle posture : l'évitement de la castration génère la névrose. Le père se présente comme une figure de l'Autre triste, ça l'angoisse, il préfère refuser un tel modèle, ne rien devoir à un tel héritage. Son choix se porte sur la mise en acte du scénario de la fessée et sur l'amour de la Dame. Il

pense se faire exister de cette façon. Il reconnaît d'abord en elle un exemple de cette liberté sexuelle qu'il affectionne, mais quand il a la prétention d'être son Homme, l'homme inus qui règle son rapport au phallus (Sém XVIII p 144), il chute.

*L'enfance.* M. R a été un enfant fragile, tendrement aimé par sa mère. A 11 ans il a été amoureux d'une fillette de son âge : c'est avec elle qu'il a goûté pour la première fois aux plaisirs de la fessée. Par la suite, les relations de domination/soumission ont toujours décuplé son plaisir sexuel. Il est le 3<sup>ème</sup> d'une fratrie de 5 et estime avoir été pendant l'enfance, le souffre-douleur de ses 2 aînés mais aussi le tourmenteur de sa sœur puînée. Dès cette époque il est conscient de ses idées agressives vis à vis du petit autre. Nous avons là une trace précoce de son fantasme de fustigation (*Schlagphantasie* de Freud tel que décrit dans « on bat un enfant »). Dans cet article de 1919, Freud indique que dans leurs fantasmes, les hommes masochistes « adoptent régulièrement des rôles de femmes » (NPP p 237). La discrétion de M. R. sur ce point ne permet pas d'en juger. Par contre, il est clair que quand il est épris de Mme X., l'hainamoration qui survient quand sa volonté de jouissance est contrariée, marque l'incidence du Réel dans l'affaire.

### **Conclusion**

M. R. a vécu sa passion sans y résister: il a cru en l'amour, il a cru en cette femme et on peut reprendre son histoire à la lumière de l'apport de JAM dans son article « les labyrinthes de l'amour » LM 109

Mme X avait bien pour lui « la signification du phallus », puisque « aimer, c'est désirer » et qu'il ne s'est pas privé de lui en témoigner

Son objet d'amour avait « aussi valeur de petit a » car « aimer, c'est vouloir jouir de » dit JAM. Ça se complète pour lui, dans la composante masochiste, par son aptitude à se proposer comme l'objet a dont elle jouit.

Troisième condition : l'objet doit avoir « la valeur de A barré, en tant qu'aimer est une demande d'être aimé ». C'est sur ce point qu'il n'a pas abouti.

Le traitement fut court (deux mois) : il a permis de déverrouiller le chagrin ; d'entrevoir comment M. R a été dupé par son libertinage, de progresser sur la voie de l'assomption de la séparation avec Mme X. et d'éclairer certaines identifications imaginaires qui le poussaient au pire. La confiance minime faite au sujet supposé savoir n'a pu nous autoriser à davantage de résultats. M. R. a repris son travail en partant en mission.

## **L'érotomanie à travers les certificats de Gaëtan Gatian de Clérambault Sylvie BOIVIN**

On retrouve déjà le terme ἐρωτομανία, littéralement « folle passion », dans les écrits des médecins grecs tels que Hyppocrate et Galien.

La définition du terme érotomanie va évoluer au cours du temps. On retrouve sa trace au 17<sup>ième</sup> siècle dans le traité de Jacques Ferrand *Maladie d'amour ou Mélancolie érotique*, puis au 18<sup>ième</sup> dans diverses encyclopédies de médecine, où l'érotomanie « platonique » est distinguée de la nymphomanie et du satyriasis (qui se caractérisent par la recherche continue et persistante de plaisir sexuel).

Philippe Pinel y fait une allusion en 1800 dans son traité de la manie, mais c'est Esquirol qui l'introduit réellement dans le champ des maladies et en 1837 et qui en ébauche une définition : « le patient s'imagine qu'il est aimé par l'objet ».

Lorsque, au début du XX<sup>ème</sup> siècle, Clérambault s'intéresse au sujet, la nosographie des psychoses passionnelles découle aussi bien des travaux de Sérieux et Capgras, qui ont distingué la psychose de revendication, du délire d'interprétation ; que des travaux de Dide, celui-ci ayant décrit le groupe des « idéalistes passionnés ».

Clérambault élabore son concept d'érotomanie depuis l'infirmerie Spéciale qui lui fournit un grand nombre de cas et tente de montrer dans un premier temps que les érotomanes ne sont ni des revendicateurs ni des idéalistes passionnés. Il essaie d'autre part de décrire une forme d'érotomanie pure, qu'il distingue des délires chroniques avec composante érotomaniaque.

Je vous propose de revisiter sa clinique en suivant le fil de ses travaux sur l'érotomanie.

Gaëtan Gatian de Clérambault exerce son talent d'observateur de 1905 à 1934 à l'Infirmerie Spéciale de la Préfecture de Police où l'on examine les individus suspects d'aliénation mentale ou de simulation, adressés par les Commissariats de police ou les prisons. Une décision d'orientation rapide est exigée à l'issue de l'examen médical: internement, passage dans un service psychiatrique libre ou service d'agités d'un hôpital général, ou encore, sortie.

Les circonstances d'examen particulières de l'Infirmerie inspirent les travaux de ses praticiens successifs (Lasègue, Dupré...).

GG de Clérambault, examine ainsi pendant 20 ans une quinzaine d'individus par jour, au cours d'entretiens pittoresques où il excelle dans l'art de la manœuvre et amène les patients, les plus réticents et de toutes les origines, à se livrer. Il rédige ses observations sous forme de certificats concis à l'extrême, avec usage fréquent de néologismes pour décrire le plus précisément possible les troubles retrouvés chez ses consultants.

Clérambault définit le syndrome érotomaniaque en 1921, comme étant une entité distincte faisant partie des délires passionnels au même titre que les délires de revendication et de jalousie.

Il décrit les points communs aux délires passionnels par opposition aux délires interprétatifs :

- un mécanisme idéatif - à entendre comme imaginatif et non interprétatif ;
- une extension polarisée et non circulaire - on parlerait d'extension en secteur et en réseau aujourd'hui ;
- une hypersthénie - à savoir une excitation psychique intense - allant parfois jusqu'à l'hypomanie, absente dans les délires interprétatifs ;
- la mise en jeu initiale de la volonté ;
- la notion de but qui est changeante ou absente dans le cas des délires interprétatif ;
- le concept directeur unique et non des concepts multiples ;
- une allure revendicatrice commune ;
- ils sont purs ou associés à d'autres délires ;

Le syndrome érotomaniaque revêt quant à lui les caractéristiques suivantes selon Clérambault:

- Il se développe en trois stades : stade d'espoir, stade de dépit, stade de rancune.
- Les conceptions du délire érotomaniaque se groupent d'une part en un postulat initial et déductions de ce postulat, d'autre part en thèmes imaginatifs et interprétatifs divers. Les sentiments d'orgueil, de désir et d'espoir génèrent le postulat fondamental « c'est l'objet qui a commencé et qui aime le plus ou qui aime seul ».
- Les thèmes dérivés sont les suivants : l'objet ne peut avoir de bonheur ni une valeur complète sans le soupirant, il est libre car son mariage n'est pas valable, il exerce une vigilance et une protection continuelle vis à vis du soupirant, il tente de l'approcher, dispose de ressources phénoménales, se conduit de manière paradoxale et contradictoire, il existe des conversations indirectes entre l'objet et son soupirant. Ce roman suscite enfin une sympathie universelle.
- Les conduites paradoxales de l'objet ne manquent jamais, elles sont expliquées par l'hésitation de l'objet du fait de son orgueil, de sa timidité, de ses doutes, de sa jalousie, la domination d'un ami mystérieux, sa volonté d'éprouver le soupirant etc...
- Des idées de persécution peuvent se développer ensuite, elles ont pour but la séparation d'avec l'objet.
- Au stade de dépit et de rancune, le sujet, impatienté et humilié, croit haïr. Il se fait revendicateur. L'espoir inconscient subsiste cependant. Si ces thèmes secondaires de persécution se développent et si le délire tend à diffuser, le délire érotomaniaque n'est pas pur mais associé.

Clérambault illustre ces hypothèses théoriques par des observations cliniques issues de ses certificats et de ses présentations de malade hebdomadaires.

- Certificat d'internement rédigé en 1920 :

« Léa-Anna, 53 ans. Délire érotomane et de persécution. Constructions imaginatives et orgueilleuses. Postulat et interprétations. Avances et démarches d'un souverain amoureux d'elle, jeu paradoxal de ce dernier, collaboration sympathique de tout un milieu. Nombreuses démarches et dépenses, voyage à l'étranger... doutes passagers. Interprétations orgueilleuses déjà anciennes ; première cristallisation mais passagère en 1917 (général américain). Idées de persécution constatées dès 1913. Jalousée, suivie, épiée, repoussées, visées sur son argent, nombreux échanges de signes entre inconnus ; le système est appelé la Morve. Réaction de persécutée ; gifles données subitement à deux inconnus. Réticence sur ce dernier point. Expansivité sur des thèmes imaginatifs ; actuellement euphorie avec excitation. 4 décembre 1920 »

Ce certificat illustre le style laconique, concis de Clérambault, où ne transparaît que l'essentiel. En quelques lignes est rendu un portrait instantané du malade, faisant écho à ses travaux sur les drapés et les innombrables clichés photographiques qu'il a réalisés sur ce sujet qui l'a passionné. Lorsque Clérambault évoque une « première cristallisation », il s'agit d'un antécédent de fixation érotomane sur un général américain qui ne semble pas avoir évolué vers un délire bien constitué. D'autre part, on note des éléments cliniques relevant d'un délire de persécution « jalousée, épiée », « échanges entre inconnus » qui est associé au délire érotomane chez cette malade.

Clérambault nous précise aussi d'autres éléments de l'histoire de cette patiente qu'il présente à la Société Clinique : on apprend ainsi que ses menstruations sont toujours régulières, qu'elle a été une femme entretenue pendant de nombreuses années jouissant d'une « oisiveté totale » jusqu'à la mort de son premier amant et la rupture avec un deuxième.

Clérambault dégage de ce cas les caractéristiques de son syndrome érotomane : « le délire a pour base ce postulat : le Roi d'Angleterre est amoureux d'elle. » Elle vérifie sa conviction par des séries de « constatations imaginaires » : de nombreuses personnes qu'elle rencontre, « spécialement des officiers sont des émissaires de l'homme aimé, mais elle ne comprend que tardivement le sens secret des paroles qu'ils ont prononcées. » Elle n'a pas répondu aux avances du roi parce qu'elle ne les a pas comprises et le roi lui en tient encore rigueur. « Les avances tacites continuent. Un soir où elle passait devant le palais de Buckingham un rideau a remué, ainsi le roi la surveillait. A Londres, tout le monde est au courant de la passion royale. Tous les parents du roi et tous les courtisans veulent voir cette passion aboutir ; mêmes les princesses de sang veulent qu'elle soit la maîtresse de George V (il s'agit ici de la sympathie universelle évoquée précédemment). Enfin, nombre d'actes hostiles en apparence émanent du Roi. »

Dans un état « d'expectation ardente », la malade a fait de nombreux voyages et séjours en Angleterre, pour lesquels elle a dépensé une fortune. « Elle sentait son bonheur qui approchait, sans fonder son attente sur aucune sorte de raisonnement. (...) Il n'y avait à sa certitude d'autre motif que la force de son émotion »

La malade manifeste quelques intermédiaires de doutes devant les abstentions répétées du roi. Un postulat plus large que le premier implique que le roi peut bien la haïr, mais qu'il ne saurait l'oublier ; elle ne peut lui être indifférente.

Le syndrome érotomane évolue en suite vers une phase de persécution :

Le roi lui joue de mauvais tours, comme de la priver de chambre d'hôtel, lui faire perdre ses bagages, l'appauvrir, la faire moquer par les passants. La malade explique cette hostilité par le dépit du roi. « J'ai cru comprendre - et il était trop tard- que je n'avais pas pu répondre à une faveur du Souverain d'Angleterre. »

La malade est présentée à la Société Clinique au cours d'un entretien public où Clérambault utilise différents « subterfuges » pour vaincre la réticence de sa patiente. En effet, selon Clérambault « en interrogeant de tels malades, il ne suffit pas de les questionner, il faut encore les actionner. Il faut en particulier, penser à faire jouer l'éléments Espoir du syndrome érotomaniaque ».

Au cours de cet entretien il utilise un discours allusif ou il sous entend ainsi qu'elle n'a pas été convoquée par hasard par un comité de gens « éminents » et qu'elle va peut être « laisser passer une occasion exceptionnelle » de pouvoir adresser une requête auprès d'un certain personnage qu'elle connaît. La patiente se précipite dans le piège tendu : « elle devient radieuse, bien que voulant paraître incrédule ».

Voici un extrait du dialogue qui suit :

C : je crains d'abord qu'en présence du haut personnage vous ne dominiez pas vos rancunes et que vous le griffiez

M : Jamais. Je tiendrai mes mains comme cela, derrière le dos, et vous pourrez être derrière moi pour les tenir.

C : je crains aussi l'inverse ; c'est que, lui pardonnant, vous ne sortiez trop tôt de la réserve qui conviendrait.

M : du tout. Je me réglerai sur lui

C : Je crains que vous ne lui sautiez au cou

M : vous pouvez encore me retenir...

La séance se conclue sur la remise d'une lettre rédigée par la patiente au Roi d'Angleterre dans laquelle elle l'assure de ses sentiments et de son dévouement.

On regarde bien sûr avec un certain effroi ces présentations de malade où le sujet est utilisé, manipulé afin d'appuyer de nouvelles conceptions syndromiques. On imagine la détresse de cette malade de 1920, lorsqu'elle va se retrouver internée à Sainte Anne pour un temps indéterminé alors qu'elle croit ses vœux d'érotomane sur le point de se réaliser. Le souci de Clérambault comme de nombreux aliénistes de son époque n'est pas de soulager ses patients, mais de poser un diagnostic, une analyse syndromique la plus juste possible.

C'est cela qui fait l'intérêt de la lecture de Clérambault aujourd'hui : la richesse d'une clinique qui nous fait souvent défaut à l'ère du DSM, détourné comme manuel pratique de psychiatrie appauvri et où l'érotomanie n'a aucune place.

# Logique du délire de jalousie

## Damien GUYONNET

### Introduction à la problématique

D'où vient notre intérêt si grand pour la psychose ? Outre le fait qu'elle mette à nu la structure du sujet, nous ferons l'hypothèse que le rapport que le psychotique entretient avec la certitude est à bien des égards fascinant. Cette certitude psychotique, appelée par les psychiatres classiques « conviction inébranlable », a été très tôt repérée par Freud (dans son fameux manuscrit K) au travers du terme d'*Unglauben* (d'incroyance), c'est-à-dire du rejet de toute croyance. En effet, la certitude n'est pas une croyance. En 1964 Lacan, dans son séminaire XI, reprend cette question, à partir du couple signifiant S1-S2 (avec un intervalle entre les deux signifiants), écriture minimale de la chaîne signifiante qui, dans la psychose, soit se disloque (versant schizophrénie : S1 // S2), soit se solidifie, s'holophrase (par exemple dans la paranoïa : S1S2), d'où le constat par Lacan que dans ce 2<sup>ème</sup> cas, la prise en masse de la chaîne signifiante primitive interdit « cette ouverture dialectique qui se manifeste dans le phénomène de la croyance » (Séminaire 11, p. 282). Il conclut ainsi : « Au fond de la paranoïa, de la paranoïa elle-même qui nous paraît pourtant toute animée de croyance, au fond règne ce phénomène de l'*Unglauben* qui n'est pas le « n'y pas croire », mais l'absence d'un des termes de la croyance, de cet endroit où se désigne la division du sujet »<sup>1</sup> (p. 283).

Se pose ainsi la question de la présence ou non d'un sujet divisé dans la paranoïa. Relevons juste que l'absence d'intervalle entre S1 et S2 empêche toute représentation signifiante et que le terme de dialectique n'aurait pas droit de cité dans la psychose.

Une autre manière de situer cette certitude dans la psychose serait de dire, avec Lacan, que le sujet a dès le départ la réponse, les questions ne venant que dans un temps second. Un premier phénomène a lieu, emprunt de certitude, et ce, même s'il est vécu sous le mode de la perplexité, puis, ensuite, le sujet tente de se l'expliquer. On a donc deux temps : un premier phénomène s'impose au sujet sous un mode toujours intrusif et énigmatique, puis, dans un temps second, une interprétation de ce phénomène s'élabore (ici le sujet semble plus actif). Si les deux temps sont liés, ils n'entrent pourtant pas dans un rapport dialectique. La certitude est là depuis le départ et rien ne viendra l'ébranler ou la dialectiser. Le premier temps est celui du phénomène élémentaire, le second celui du délire. Et ce n'est tellement pas dialectisable que Lacan sera amené à dire que le délire est lui-même un phénomène élémentaire (Séminaire III). C'est un peu radical certes, mais cela signifie que le phénomène élémentaire constitue le noyau, et le délire la superstructure. Ils ont donc tous les 2 la même structure. Plus précisément, le premier résulte d'un effet du

---

<sup>1</sup> J. Lacan, *Le Séminaire livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1973, p. 216.



signifiant associé à une expérience de jouissance, le second correspond à un savoir (fait de signifiant et d'imaginaire) qui s'élabore et qui permet de conjointre signifiant et jouissance.

Les choses étant posées, nous allons maintenant soumettre à la discussion un fait clinique classiquement repéré mais peu souvent formalisé et qui a le mérite de poser quelques questions essentielles. Nous allons l'introduire sous forme de question : pourquoi le paranoïaque jaloux qui soupçonne sa femme de le tromper depuis des années avec un ou plusieurs hommes continue-t-il, et ce de manière incessante, à remuer ciel et terre, principalement au sein de l'appartement lorsque le couple vit encore ensemble, pour dénicher de nouvelles preuves de l'honteuse tromperie de son épouse, et pour systématiquement les lui montrer sous un mode accusateur ? Pourquoi se perdre dans une telle spirale alors que la certitude est là depuis le départ et que bien souvent le délire est déjà bien construit ? Répondre à cette question, n'est-ce pas repérer un point crucial dans le délire de jalousie, et par extension, au sein du délire dans les psychoses passionnelles ? Nous allons proposer ici une lecture du mécanisme en jeu dans le délire, différent de celui de Freud, mais néanmoins complémentaire. On se souvient que Freud situait le délire comme résultant d'une transformation grammaticale opérée sur une proposition initiale qui est celle-ci : « je l'aime, lui, cet homme », où se conjugue donc le registre pulsionnel (défense contre une pulsion homosexuelle) et le registre signifiant. Pour mémoire, rappelons que Freud nous indique que la **négation**, dans le délire de jalousie, porte sur *le sujet* : « Ce n'est pas moi qui aime cet homme, c'est elle qui l'aime »<sup>2</sup>. Ainsi n'y a-t-il pas de projection, seul opère un changement de sujet. Le paranoïaque, nous dira Lacan, par cette aliénation invertie, fait de sa femme « la messagère » de ses sentiments, et vis à vis bien souvent d'un nombre infini d'hommes »<sup>3</sup>.

### Rechercher ce que l'on a déjà trouvé

Comment procède le chercheur en sciences ? Il fait des hypothèses, monte une expérience, obtient des résultats qui confirment ou infirment ses hypothèses. Il n'a aucune certitude au départ ; le doute est bien, comme l'a posé Descartes, l'appui de la certitude. Même s'il est arrivé à Lacan de rapprocher la science de la psychose, eu égard à son mécanisme fondamental qu'est la forclusion, la méthode de recherche du scientifique n'est en rien semblable à celle du paranoïaque. Ce dernier a très tôt une intuition délirante donc une certitude.

Afin d'explicitier au mieux l'agencement de ces différents registres, ayons recours à une vignette clinique librement inspiré d'un cas de Sérieux, psychiatre de la fin 19<sup>ème</sup> – début 20<sup>ème</sup>, tiré de l'ouvrage qu'il a co-écrit avec Capgras : « Les folies raisonnantes »<sup>4</sup>.

*Marc, 45 ans, a la certitude depuis des années que sa femme lui est infidèle alors, il lui mène une vie impossible. Il ne cesse d'examiner quotidiennement les draps où il ne manque pas de remarquer des tâches suspectes et de flairer des odeurs*

---

<sup>2</sup> S. Freud, « Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa », [1911], *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 18<sup>ème</sup> édition, 1993, p. 309.

<sup>3</sup> J Lacan, *Le Séminaire livre III, Les psychoses*, Seuil, Paris, 1981, p. 53.

<sup>4</sup> Il s'agit, selon l'auteur, d'un délire systématisé de jalousie à base d'interprétation

*de sperme infâme. Il lui suffit d'un craquement de lit, d'un objet déplacé pour que les indices de l'adultère s'accumulent.*

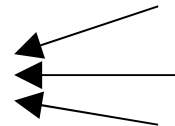
*Ainsi fonctionne-t-il comme un détective. Chaque soir, il épie les moindres gestes et expressions de sa compagne. Si elle a l'air fatigué, voilà la preuve de la tromperie, si elle a l'air gai, c'est qu'elle revient d'un rendez-vous galant. Un regard un peu vif, un mouvement des sourcils ou des lèvres trahissent le désir et la sensualité secrète ; les sourires mais aussi les pleurs sont des signes hautement révélateurs de sa vie de débauche ou de la peine de ne pas être avec son amant. Il mémorise les pas de sa femme sur le parquet qui composent par leur rythme une sorte de message télégraphique destiné à l'amant qu'heureusement il est parvenu à décoder ; ainsi huit frottements de pied signifient : mon chéri.*

Ainsi, pour Marc, tout fait signe et tout fait sens, le mécanisme interprétatif fonctionnant à plein régime. Et tous ces signes convergent vers **une seule** signification, celle de la tromperie de sa femme. Il est par conséquent identifié à « l'être trompé ».

**Une** signification

**Multitude** de signes

Un « être trompé »



Marc, exténué, en vient à douter de la légitimité de ses fils. C'est donc sa paternité qui est touchée. Épaulée par « ses deux bâtards » dit-il, leur mère a certainement entrepris de le faire passer pour fou. Ainsi, une fois interné, elle sera libre de se livrer à tout moment aux assauts de son rival. Ses deux enfants sont donc devenus les complices de leur mère. Pire, il finit par craindre pour sa vie et redoute en particulier l'effet perfide du poison. **Des enjeux de vie et de mort** sont donc présents. C'est sa place en tant que sujet qui est menacée de disparaître. Il est maintenant **en trop**. Il devient celui que l'Autre veut soustraire du monde des vivants, de la communauté des hommes. Nous avons ici la signature de la paranoïa.

### **La logique de ses recherches : les preuves à charge**

Revenons sur notre question initiale qui concerne la recherche de preuves. Pour Marc, il ne s'agit pas de trouver de nouvelles preuves pouvant justifier ou fonder le point de certitude. Rappelons-le, ce dernier est là depuis le départ. Dès lors, deux mouvements sont à signaler. Tout d'abord nous pouvons dire que Marc interprète tout en fonction de sa certitude délirante 1<sup>ère</sup> et qui s'énonce ainsi : « elle me trompe ». Mais une autre dynamique prolonge celle-ci : tout ce qui entoure Marc doit venir converger vers ce point de certitude. En effet, Marc, comme tout sujet, vit dans un monde symbolique qui change, bouge, fluctue. Dès lors, tout objet déplacé, toute odeur nouvelle, tout bruit inédit doivent s'expliquer. Le mécanisme interprétatif s'en charge. Ainsi Marc doit en permanence **ajuster le monde symbolique qui l'entoure à sa première certitude délirante**, à son postulat fondamental comme dirait

Clérambault, à savoir : « Elle me trompe » ou encore, comme dirait Freud : « Elle aime un homme ». C'est d'une nécessité d'ajustement dont il s'agit, induite d'un côté par un point de certitude, et de l'autre, par un symbolique fluctuant et qui plus est « fissuré » (tout fait signe). Faute d'un fantasme bien constitué qui plombe le sujet en dégageant un point d'inertie, Marc doit en permanence être sur le qui vive et produire cet ajustement, non sans un recours aux hallucinations, et qui concourt à la construction du délire et au déploiement des attaques. Rappelons à cet effet que la position subjective du paranoïaque est celle de l'accusateur. Dès lors, la soit disant recherche de preuves doit plutôt être perçue comme la monstration de preuves à charge.

De plus, à travers ce mouvement perpétuel au sein d'un monde où tout fait signe, n'est-ce pas une manière de réintroduire du pulsionnel (regarder, sentir, écouter.....), donc du vivant, là où la dimension menaçante prévaut (c'est-à-dire là où rôde la mort) ? Dès lors, à travers cette dynamique qui est en quelque sorte vitale, tous les sens sont en éveil. N'oublions pas non plus que le délire interprétatif a pour fonction de « significantiser » une jouissance qui, de structure dans la psychose, n'est pas localisée c'est-à-dire négativée et localisée sur des bords, et que la persistance de ses interprétations « témoigne, comme le dit Jean-claude Maleval, que la pacification de la jouissance n'est pas accomplie »<sup>5</sup>. Enfin, soyons sensibles au fait que les interprétations de Marc concourent à dénoncer la jouissance mauvaise de sa femme. En quelque sorte, sa propre jouissance lui revient sous la forme de la Jouissance de l'Autre. Et faute de contre preuve, pour cause de certitude délirante, tout devient une de plus. Finalement, la vraie catastrophe, la vraie menace pourrait bien être finalement que cette dynamique cesse, en somme que le système devienne clos. La cause véritable du passage à l'acte pourrait bien correspondre alors à la fin de ce besoin impérieux de tout observer, de tout vérifier.

### **Homme contre homme**

Revenons maintenant à notre vignette.

Marc évoque finalement un homme qui tient la place selon lui d'odieux personnage et qui profite sans vergogne, mais en catimini, de celle qui se prétend être encore son épouse, ou du moins, qu'il a la faiblesse de considérer encore comme telle nous dit-il. En effet, l'amant qu'il a bien identifié, est le voisin du dessous. Il peut alors localiser la jouissance au lieu de l'Autre, pour reprendre la définition lacanienne de la paranoïa. Cette identification se complétant d'une autre qui logiquement la précède, et qui concerne la jouissance mauvaise de sa femme. En résumé nous dirons que la question de sa jouissance a été introduite par celle de sa femme (la J féminine), et qu'elle trouve comme issue celle de l'Autre, de l'Autre jouisseur, c'est-à-dire de l'autre homme (personnage central dans la théorie freudienne).

Selon Marc, cet homme dispose de plusieurs tenues : il se déguise en plombier, maçon, facteur, c'est selon, n'hésitant pas à apparaître à chaque fois sous un masque différent. Ainsi se justifie le fait d'être en perpétuelle recherche et en continuelle surveillance.

Puisque cet homme peut revêtir plusieurs masques, il a par conséquent le don d'ubiquité et de « nullibité » (terme de Lacan), étant partout et nulle part à la fois.

---

<sup>5</sup> J.- Cl. Maleval, *Logique du délire*, Paris, Masson, 1996, p. 151.

Ceci est révélateur du lien que le paranoïaque, versant persécution, établit avec son Autre, avec lequel il n'est pas séparé. Nous pourrions schématiser ce lien à l'aide d'une simple bande de papier à deux côtés. Quel que soit l'endroit où le sujet se trouve, il aura toujours de l'autre côté, en permanence présent et toujours très proche, mais séparé par une frontière, l'Autre persécuteur. D'ailleurs, l'Autre de Marc, n'est-il pas situé juste en dessous de chez lui ? Ainsi s'éclaire le paradoxe du paranoïaque : l'Autre le fait souffrir, mais il continue à le faire exister par son délire, et il continue à chercher les traces de sa présence. Finalement, le véritable franchissement de cette frontière sera le passage à l'acte, c'est-à-dire le meurtre de l'Autre.

Revenons à l'histoire des masques. Elle est révélatrice selon nous du fait que la rencontre avec l'Autre méchant en tant que tel se doit d'être finalement toujours manquée. Ainsi, tel paranoïaque prétend qu'en son absence on visite son appartement, il a d'ailleurs en sa possession les preuves, les traces d'un passage, mais malheureusement il ne tombe jamais sur l'intrus. Qu'importe, il sait qu'il existe. Il existe d'ailleurs d'autant plus qu'il lui échappe à chaque fois. Il a même son idée sur son identité. Disons qu'il y a quelque chose de cela chez Marc. Nous pourrions d'ailleurs généraliser le phénomène : l'Autre méchant du paranoïaque, à l'instar des personnages peints par Ensor, s'avance toujours masqué en tant que son lieu est toujours Autre, d'un côté proche du sujet, et de l'autre, toujours ailleurs, insaisissable.

### **Passage à l'acte et souffrance**

Nous voudrions terminer sur la question déjà effleurée du passage à l'acte, et sur celle de la souffrance du sujet paranoïaque. Revenons à Marc. Ce voisin fautif, il l'a déjà injurié et l'a menacé de se venger s'il ne cesse pas son jeu malsain. Son épouse, quand elle rentre un peu plus tard qu'à l'accoutumée, après l'avoir accablé de reproches, il lui fait jurer sur ce qu'elle a de plus cher qu'elle n'a pas rencontré son amant, et si elle se rebiffe, il s'arrange pour lui examiner - contre son gré bien sûr - ses parties génitales. Parfois il la contraint, avec force, à raconter, sans omettre les moindres détails érotiques, les heures passées avec celui qui le rend cocu. Dans la rue, il croit que les passants, par leurs mimiques, se gaussent de lui. De façon détournée et allusive, on évoque dans son entourage professionnel, son malheur ou sa complaisance. Sa vie privée est désormais jetée en pâture sur la voie publique. Il devient alors transparent. Lui, qui réclame à corps et à cris toute la transparence sur les agissements malsains de sa femme, devient transparent à l'Autre. Triste ironie du sort d'où se déduit la souffrance du paranoïaque. De se sentir continuellement moqué, raillé, pointé du doigt, et donc menacé, il n'accepte plus de vivre. Il n'a plus la force de proclamer, par monts et par vaux, sa condition d'homme bafoué et il se met à penser à une solution radicale pour dissiper tout ce mystère et échapper au meurtre qui s'annonce indubitablement : seul le suicide dira-t-il, avec, sur sa poitrine, une feuille indiquant le nom du coupable, lui rendrait sa dignité et son honneur ! Ainsi ne voit-il pas d'autres solutions que celle du passage à l'acte extrême consistant à s'exclure de la scène, rejoignant dans le réel cette position d'**en-trop**, c'est-à-dire de déchet. Nous pouvons donc en conclure que toute la dynamique de dénonciation de la jouissance mauvaise de sa femme, avant même qu'un personnage soit clairement identifié, le préservait d'un éventuel passage à l'acte. Et c'est un fait que certains paranoïaques font le choix de rencontrer quelqu'un disposé à accueillir leur

témoignage, c'est-à-dire à écouter leur récit des faits, leur dénonciation de l'injustice dont ils font preuve, leur interprétation des événements. Dès lors, diverses solutions peuvent s'élaborer pour pacifier cette jouissance, comme multiplier les lieux d'adresse où déposer sa plainte, au risque bien sûr de donner trop de consistance au délire. Un traitement est par conséquent envisageable, sous certaines conditions bien sûr, et dont les résultats restent modestes. Ainsi, inutile de préciser que nous considérons la célèbre remarque du Dr Tanzi : « le paranoïaque ne guérit pas, mais désarme » comme relevant finalement d'un optimisme assez éloigné du réel de la clinique.

## **La jalousie morbide : autour de l'étude 18 d'Henri Ey** **Brice MARTIN**

Je vais essayer de vous présenter l'analyse que fait Henri Ey de la jalousie, ou plus précisément de la jalousie morbide, thème qui émaille ses écrits, en particulier les importantes études, parues entre 1948 et 1950, dont l'une est spécifiquement consacrée à ce thème. Il s'agit de l'étude 18.

Henri Ey a occupé une place centrale dans la psychiatrie du XXème siècle, en particulier autour des années 50, et, donc de Lacan, à la fois son ami et contradicteur. Le noyau de son œuvre, œuvre constituant une sorte d'immense synthèse de la psychiatrie de l'époque, prend dans un premier temps appui sur les travaux du neurologue anglais Hughlin Jackson, puis, plus largement, sur de multiples courants, notamment la phénoménologie, qui prendra progressivement une place de plus en plus importante dans son œuvre et le modèle qu'il va constituer, le modèle organo dynamique, modèle structural de compréhension de la psychopathologie. Ce modèle souligne d'un côté les assises somatiques des troubles mentaux, à travers ce que Ey, reprenant Jackson, appelle « processus de dissolution » traduisant l'effondrement, la perte et la régression de l'architecture de la conscience à un niveau inférieur. Il souligne d'un autre côté la dynamique interne des troubles mentaux, liée justement à la libération des instances inférieures sous-jacentes à cette régression. Ainsi pour Ey, la « maladie ne crée pas mais libère », et correspond tant à une impuissance (celle liée à la déstructuration de la conscience) qu'à un besoin (celui lié à l'expression des instances sous-jacentes libérées), deux facettes formalisées dans l'analyse structurale classique que Ey livre des différents tableaux cliniques, se décomposant donc en structure négative (l'impuissance) et positive (le besoin). En libérant en quelque sorte ce qui, à l'état normal est essentiellement inhibé, dans la vision de Ey, l'homme malade se retrouve donc d'une certaine manière dicté par des forces, des automatismes qui le dépassent (ex hallucination). C'est en ce sens que la maladie mentale constitue pour Ey une pathologie de la liberté et une atteinte de l'homme non dans sa vitalité, mais son humanité.

Alors, après ce très bref résumé, tournons nous donc vers la jalousie, essentiellement à travers l'étude 18, très inspirée des travaux du psychiatre et psychanalyste Daniel Lagache.

Nous verrons successivement :

La définition que donne Ey de la jalousie

L'analyse de la jalousie amoureuse, de la jalousie normale en fait

La clinique de la jalousie morbide

Structure de la jalousie morbide, à travers le filtre du modèle organo dynamique.

Alors tout d'abord, qu'est ce que la jalousie ?

Ey sollicite le psychiatre Montpelliérain Albert Mairet du début du XX et l'homme de lettre du XVIIIème d'Alembert.

Citant Mairet, c'est l'aspect de frustration anticipée sur lequel insiste tout d'abord Ey « la jalousie, nous dit Mairet, est le chagrin d'une frustration dont le jaloux a peur ».

La référence à d'Alembert lui permet d'introduire l'idée de possession, « on est jaloux de ce que l'on possède, et envieux de ce que possède les autres » nous dit d'Alembert, reprenant en fait Diogène...

**Frustration plus ou moins anticipée de quelque chose que l'on possède pouvant aller vers autrui, voilà l'aspect central de la jalousie pour Ey.** Bien sûr, c'est évidemment avant tout quelqu'un, une personne, investie sur un mode « possessif » et susceptible d'aller voir ailleurs, d'aller vers autrui, qui est la cible de la jalousie, jalousie dont les développements prennent donc tout leur sens dans le cadre de la relation amoureuse, voire d'une forme d'amour particulière que Lagache appelle l'amour captatif, vécu comme un droit de propriété, qu'il oppose à l'amour oblatif, désintéressé.

Ainsi sommes nous conduit à l'idée de jalousie amoureuse, vers laquelle nous nous tournons maintenant, pour en étudier ses principaux aspects. Ey en retient 3 et insiste sur leur ambiguïté :

Le premier aspect ambigu touche à la direction du rapport humain en jeu dans la jalousie. Au premier abord, la jalousie semble apparaître comme la manifestation d'un intérêt tourné vers l'objet. Certains amoureux ne supposent-ils pas que leur partenaire ne les aime plus parce qu'il n'est pas jaloux ? La jalousie viendrait alors signifier l'attachement à autrui ... Pourtant La Rochefoucauld disait qu'« il y a dans la jalousie plus d'amour propre que d'amour ». Vécu comme une possession d'objet plus que comme une offrande, comme un droit de propriété plus que comme un don désintéressé, l'amour semble pouvoir ouvrir dans ces conditions le chemin de la jalousie, posant ouverte la possibilité d'une frustration, dont le jaloux a peur, et d'un dépit, irritation de la joie d'une tierce personne, le rival, dessinant déjà la situation triangulaire consubstantielle à la jalousie, et la situation de vengeance potentielle associée.

Le deuxième aspect ambigu important de la jalousie réside pour Ey dans le double courant dont il est l'expression, courant d'amour et courant de haine que notait déjà Spinoza, d'attraction et de répulsion, illustrés par la formule de Lagache d'« organisme bipolaire ». Courant d'amour, alimenté ou peut être galvanisé par la peur de perdre l'autre, courant de haine lié à l'interposition de tout un ensemble complexe +/- inconscient chargé d'agressivité envers l'objet, que la figure salvatrice du rival vient déplacer, brouillant la répartition exacte des sentiments d'amour et de haine, notamment par le jeu du déplacement et de la projection, décrite déjà par Freud même si la haine inclut toujours dans une plus ou moins grande mesure l'objet, finalement souvent englobé ou relayant la haine du rival.

Enfin, s'exprimant sur le registre d'une certitude « je le sais, avoue ! », le jaloux n'en est-il au fond qu'à se nourrir de doutes comme le disait La Rochefoucauld, aboutissant à des suppositions sans fin, vécu néanmoins sur un registre de certitude, le jaloux poursuivant la preuve sans l'atteindre. Pour Ey, la question du doute renvoie fondamentalement à la question de l'ambivalence, le doute se rapprochant tant de l'amour par l'espérance qu'il implique, que de la haine par la torture et le rejet qu'il justifie, traduisant toute la complexité d'une relation à l'autre consistant tant à s'éloigner qu'à jouir de l'objet...

Alors, une fois cela dit et décrite toute cette ambiguïté de la relation jalouse, reste une question épineuse... et bien justement, est-ce normal ? Où est la frontière entre la jalousie normale et la jalousie pathologique ? en existe-t-il d'ailleurs une ?

Reprenant le vieux principe de Jaspers d'incompréhensibilité psychologique comme facette importante du fait psychopathologique, Ey situe dans un premier temps la jalousie normale sur le registre du compréhensible, d'une réaction à des motifs réels, réaction ne dérivant par conséquent pas véritablement de la structure affective du sujet. Autrement dit le sujet ne délire pas... Tout le monde peut être jaloux, et il suffit d'être dans une situation d'infidélité plausible pour le devenir, tout ce qui dérive d'une situation objective étant autant de moins qui dérive de la structure affective du sujet. En d'autres termes, il existe des motifs.

Néanmoins, De Clérambault, parlant d'un de ses malades, raconte qu'il s'était amusé à lui dire « plût au ciel, Monsieur, qu'il suffise d'être cocu pour n'être point malade ! ». Le critère de l'infidélité réelle semble donc peut être intéressant, mais insuffisant. Il existe sûrement des jaloux délirants effectivement cocus.

Ainsi, reprenant Lagache autour du concept néanmoins flou de « réactions de la personnalité », Ey développe deux cadres, préambules à l'analyse clinique de la jalousie dite pathologique : Le premier, en référence à la remarque de De Clérambault, désigne tout un ensemble de cas d'infidélité réelle, plausible, où se qui frappe est finalement avant tout, plus que l'incompréhensibilité de la réaction, l'incompréhensibilité de l'intensité de cette réaction, le débordement émotionnel du sujet, de telle sorte que le sujet ne peut dominer cette situation. Ainsi s'agit t il ici plus que d'une réaction normale, d'une réaction inadéquate.

L'autre extrême est constitué par les cas à proprement parler délirants, d'infidélité affirmée sans motifs consistants.

Alors tournons nous donc peut être vers la clinique psychiatrique de la jalousie, de la jalousie morbide, que nous tenterons d'opposer dans un second temps avec la jalousie « normale », pour en saisir justement plus précisément les caractères structuraux les distinguant.

Appauvrie considérablement dans la clinique psychiatrique actuelle, la jalousie morbide se retrouve simplifiée à l'extrême dans la catégorie « trouble délirant type jalousie » F22.0 du DSM IV.C'est donc un réel plaisir que se replonger dans les descriptions et les synthèses de Ey, autrement plus riche.

Ey distingue ainsi deux voire trois grands cadres cliniques, d'inspiration Jaspersienne, de la jalousie morbide :

La jalousie délirante liée au développement anormal de la personnalité.

La jalousie délirante secondaire à l'altération processuelle de la personnalité

La jalousie morbide symptomatique d'un processus organique

La jalousie délirante secondaire au développement anormal de la personnalité désigne avant tout des formes relativement stables d'expression de la jalousie, facteur interne à la personnalité, morbide du fait de l'irréductibilité au développement historique.

Il s'agit donc ici avant tout de formes liées à des réactions disproportionnées.

Ey en retient deux formes :

L'hyperesthésie jalouse de Mairat. Il s'agit là de patients dont les deux constantes les plus remarquables résident avant tout dans la mise en activité facile, et l'intensité de cette mise en activité. L'évolution de ces tableaux est globalement intermittente, avec des phases de rémission et des phases fécondes, souvent par ailleurs initiées par des rêves. Ces tableaux se rapprochent de l'Octave de Musset. Lagache parlait d'arrêt du développement pour désigner ces cas volontiers instables, menant une vie tumultueuse.



Le délire systématisé de Bombarda, décrit en 1896 et davantage conservé de nos jours, réalise le classique délire paranoïaque, délire qui va crescendo, délire que l'on a coutume de présenter comme un délire systématisé en secteur avec tous les attributs habituels des délires paranoïaques.

Les descriptions de Bombarda se résument en un tableau d'apparition progressive, survenant constamment sur un terrain de personnalité paranoïaque, personnalité par laquelle le sujet accède donc au délire. Le début est marqué par l'apparition d'une idée fixe de jalousie, qui se traduit rapidement par un jaloux qui cherche à confirmer ses doutes, s'adressant pour cela aux faits les plus futiles (contrairement au jaloux normal) interprétés dans le sens de ses convictions inébranlables, évoluant petit à petit vers un véritable délire d'interprétation. Tout est mis en œuvre pour arriver à la preuve, jusqu'aux pires instigations, débouchant sur des mesures de contrôle et de probation. Henri Ey évoque d'ailleurs plusieurs cas, dont celui de ce malicieux patient qui déposait des cendres devant la porte de sa chambre et regardait au matin si les traces de l'amant venu visiter sa femme dans sa propre chambre s'y dessinaient, ou encore ce patient de MAIRET qui garrotait les jambes de sa femme, palpant ses cuisses lorsqu'il se réveillait pour s'assurer qu'elles restaient chaudes. L'évolution de ce tableau est variable avec une évolution possible vers délire de persécution, réalisant la classique situation du persécuté-persécuteur, s'organisant autour du pivot constitué par l'idée de jalousie.

Dans les deux cas, c'est une certaine forme de bouleversement formel de la vie psychique qui frappe, rendant ces états incompréhensibles au sens de Jaspers.

Alors, à côté de ces formes délirantes, qu'Henri Ey fait rentrer dans les délire de jalousie liées au développement anormal et incompréhensible de la personnalité, Ey oppose les délires de jalousie processuels, ou par altération processuelle de la personnalité, dont la particularité est globalement de surgir sur une personnalité plus ou moins indemne de traits pathologiques, d'où l'idée de processus, distinguant ces formes des précédentes par leur durée, leur fréquence et leur intensité.

Concept central de la psychopathologie de Jaspers, la psychose par processus se caractérise avant tout par l'apparition de nouveaux développements à partir d'un moment déterminé, l'irruption toujours nouvelle d'instances psychiques hétérogènes, l'absence anarchique de régularité dans le cours des symptômes, l'absence de toute dérivation psychologique, le processus étant ce qui détermine en quelque sorte la poussée délirante.

Un cas de Minkowski permet d'illustrer cette nuance qu'implique la distinction clinique de la psychose par processus de celle liée au développement anormal de la personnalité. Il s'agit d'un cas de jalousie qui se développe rapidement, chez une femme, autour de l'idée que son mari la trompe avec son meilleur ami, idée se développant sur un fond de pensée nettement altérée, associant de troubles de la conscience de soi, des hallucinations intra psychiques à type de voix intérieures, ainsi que des expériences télépathiques de communication à distance. Un état de jalousie qui pour Ey perd ici sa « pureté pour se fondre dans un contexte délirant et hallucinatoire ».

Henri Ey finit sa présentation sémiologique par l'évocation des cas de jalousie morbide fortement reliés à un processus somatique, insistant sur :

Délire de jalousie des alcooliques, bien décrit par Marcel, dans deux grands contextes :

Celui, aigu, des ivresses jalouses

Celui bien connu des alcooliques chroniques

Jalousie morbide des toxicomanes, décrits par Lagache

Celui de la maladie d'Alzheimer, souvent signe précoce d'ailleurs, associé à une excitation génésique

Dans la paralysie générale, au début.

Eclatent de façon criante dans ces tableaux somatiques toute l'altération de la conscience liée aux idées délirantes.

Alors, en fait, si Henri Ey sépare ces formes, c'est finalement aussi, pour mieux montrer la dimension artificielle de cette clinique, certes riche, mais difficilement retrouvée de manière aussi pure dans la clinique quotidienne.

Ainsi, c'est par le biais du modèle organo dynamique qu'Henri Ey essaye de rassembler tous ces tableaux cliniques pour en retirer leur structure fondamentale, leur unité, dernière partie de l'étude 18.

Comme prélude à l'analyse de la structure de la jalousie morbide, Ey revient sur la distinction entre jalousie morbide et jalousie normale ...Alors que pour beaucoup d'auteurs, il ne s'agirait là que d'une différence de degré, tous le monde peut être plus ou moins jaloux, le pathologique se définissant par son intensité, Ey postule, au contraire, que la jalousie morbide est structurellement incommensurable avec la jalousie normale. C'est un des intérêts et une des préoccupations constantes que l'on retrouve par ailleurs dans l'ensemble de l'œuvre de EY, que de chercher constamment les zones de démarcation entre le psychiatrique et le psychologique. Quelques aspects fondamentaux, qui peuvent d'ailleurs s'appliquer plus largement à la distinction du normal et du pathologique chez EY, viennent caractériser la morbidité de la jalousie :

C'est tout d'abord l'endogénéicité du fait morbide sur lequel s'arrête Ey. Il s'agit là d'un aspect qualitatif fondamental de la pensée délirante qui la distingue donc sur ce point de la pensée normale qui, elle, dépend d'une situation, et dépend donc de ce fait de la conscience que je prends de cette situation et d'un acquiescement de mon jugement, condition de possibilité pour dominer éventuellement cette passion, donnant à la passion envisagée sous cet aspect, celui d'un « paroxysme consenti ». Le développement de la jalousie morbide en fait une passion dont le développement est purement interne. On rejoint peut être là l'« ininfluçabilité par l'expérience » de Jaspers ou même peut être encore la thèse de Canguilhem « ce qui définit l'homme pathologique, c'est ce par quoi il n'est plus normatif, c'est-à-dire plus capable de répondre aux fluctuations du milieu en élaborant de nouvelles normes ». D'où l'idée d'impuissance propre à la maladie. Pour Ey, ce passage du normal au pathologique implique l'idée de régression, au sens d'un remaniement structural de la conscience, vers des niveaux plus archaïque de fonctionnement. Cette détermination essentiellement interne des motifs, indépendante de la conscience que je prends de moi-même dans le monde explique également l'irrationalité de l'expérience délirante, ou, formulé autrement à la Jaspers, l'« impossibilité du contenu » du matériel délirant, affranchi de toutes les limites qu'imposent normalement les événements réels, les circonstances et plus largement le milieu social.

Voilà quelques aspects fondamentaux légitimant pour Ey celle d'une structure spécifique à la jalousie morbide.

Tournons nous plus précisément, après avoir détaillé ces aspects structuraux fondamentaux de la pensée délirante pour Ey, vers les aspects structuraux spécifiques de la jalousie morbide.

Artificiellement séparés mais constituant en réalité les deux faces d'une même pièce de monnaie, Henri Ey conclut son étude sur la structure négative, où, plus simplement, le déficit ou l'altération de la conscience propre à ces états, et la structure positive, en quelque sorte libérée. L'impuissance et le besoin.

Autour de la structure négative, c'est essentiellement vers les moments féconds, les phases matricielles de la jalousie que Ey insiste, pour appuyer sur l'état d'altération de la conscience, la chute de niveau, la désorganisation formelle propre à la conscience morbide, les modifications de l'activité noétique. La clinique montre bien dans ces phases fécondes la dimension pathologique des moyens par lesquels le paranoïaque construit sa connaissance irrationnelle, en particulier de manière flagrante, dans les délires alcooliques de jalousie, baignant, sans mauvais jeu de mot, dans l'onirisme ou l'activité oniroïde, voire maniaque. C'est également le cas des élaborations de la jalousie secondaires aux rêves ou aux états parahypniques. C'est peut être l'empreinte de ces moments de profonde perturbations de l'activité noétique que le paranoïaque garde, dans un second temps, sous une apparence claire et lucide, fournissant le substratum de ce que de Clérambault nommait les « postulats passionnels ».

Plus précisément encore, c'est d'une conscience baignant dans un monde chancelant, fluctuant, furtif d'« images » que se nourrissent pour Ey ces moments féconds de la jalousie morbide, qui alimentent ces postulats passionnels de De Clérambault. Cette régression structurale de la conscience au monde des images désigne plus ou moins une altération de la conscience finalement commune à tous les états délirants, dont le propre est de conduire à une confusion du pôle subjectif, celui des représentations, celui des images, avec le pôle de l'objectif, enveloppant dans ses dimensions les objets du monde extérieur. Ey reprend ici une distinction propre à Merleau Ponty, la distinction des espaces vécus, l'espace objectif, subjectif et corporel, qui a d'ailleurs fait dire à ce dernier en son temps que « ce qui protège l'homme du délire, ce n'est pas l'intégrité de sa raison mais la structure de ses espaces ».

Alors, de quelles images le jaloux est-il la victime en quelque sorte ? Quelles images libérées par cette régression structurale de la conscience viennent baigner dans cette atmosphère chancelante ? Quel complément d'imaginaire ajoute cette régression formelle de la pensée à la situation d'infidélité réelle ou plausible ? Autrement dit, quelle est la structure positive de la jalousie morbide ?

Pour Ey, ce sont là les conflits internes qui sont figurés sur cette scène délirante, greffant plus ou moins à ce niveau les données psychanalytiques de son époque.

Au centre de cette dynamique libérée apparaît la figure du rival, comme figure salvatrice d'une impossibilité de vivre la relation à deux, apparition dessinant la structure triangulaire de la jalousie.

Si l'image du Rival se fraye une place, c'est, pour Ey, par le biais de l'altérité du partenaire, qui ne peut être possédé que par facettes, jamais dans son intégralité. C'est là la faille par laquelle se glisse le Rival, c'est là la déception fondamentale de

l'amour captatif, le jaloux remplaçant, pour citer Ey « une absence affective par une présence irréaliste ».

C'est alors toute la haine à l'égard de l'objet d'amour qui vient s'actualiser, déplacée sur le Rival dans une plus ou moins grande mesure, le jaloux visant tantôt le rival, avec les risques de passage à l'acte que l'on connaît, tantôt le partenaire, englobé dans cette situation à trois, par toutes les mesures de probation, d'interdiction etc...

Si le Rival permet de dissimuler plus ou moins la répartition exacte des forces, de la haine, il comble peut être encore plus le jaloux, introduisant finalement dans la relation amoureuse une substitution d'objet. Cette substitution est en général du même sexe et manifeste une certaine bipolarité de l'investissement libidinal, élargissant le plaisir d'aimer, là encore habilement dissimulé par divers mécanismes (projection, déplacement) aux deux sexes. Le système pulsionnel régresse à son ambivalence constitutive, et, par conséquent, par exemple, à côté des composantes sado masochiques ou encore scopophiliques, les questions d'homosexualité s'actualisent, soit que le jaloux double le sexe du partenaire infidèle (la trahison homosexuelle impliquant une satisfaction symétrique et secrète, cas peut être les plus rares), soit en introduisant un tiers du même sexe, élargissant le plaisir d'aimer jusqu'à l'inverser, le fantasme du Rival pouvant aller jusqu'à quasiment faire disparaître le partenaire.

En guise de conclusion, et en espérant ne pas avoir été trop incompréhensible, peut être pouvons nous finir sur cette phrase de Shakespeare, qui résume bien l'étude de Ey :

« La [jalousie](#) est un [monstre](#) qui s'[engendre](#) lui-même et [naît](#) de ses [propres entrailles](#) »(Shakespeare)

#### Références

Henri Ey, étude 18 « jalousie morbide », études psychiatrique, 1950, éditions CREHEY

Henri Ey, étude 7 « principes d'une conception organo dynamique de la psychiatrie, études psychiatrique, 1948, éditions CREHEY

Henri Ey, étude 27, « structure et destructuration de la conscience », études psychiatrique, 1952, éditions CREHEY.

Daniel Lagache, la jalousie amoureuse, 2 vol., Presses Universitaires, 1947.

Karl Jaspers, Psychopathologie générale, bibliothèque des introuvables, 1913

## **Une aspiration amoureuse discordante**

### **Dario MORALES**

La notion d'érotomanie en tant « qu'illusion délirante d'être aimé » est une structure du délire passionnel systématisé, dont Clérambault a décrit avec beaucoup de finesse les postulats fondamentaux. Cette notion se rencontre dans des tableaux cliniques très variés, parfois en tant qu'élément prévalent ou accessoire, transitoire ou stable, présent chez les hommes comme chez les femmes, le partenaire pouvant être proche ou lointain, réel ou imaginaire.

Ces manifestations pouvant être polymorphes, se pose donc la question de l'unité et de la portée du phénomène. Plus précisément, les questions que nous aimerions examiner sont les suivantes :

En quoi l'amour dit érotomane se distingue-t-il de l'amour dit normal ?

Comment se décline le discours du sujet érotomane ?

Pour y répondre, nous avons décidé d'avoir recours à une vignette clinique, présentant le cas de Monsieur C., dont l'aspiration amoureuse envers Madame L. s'avère ravageante, discordante, vouée à l'échec et, en même temps, elle lui sert de prothèse.

Cet amour est censé parer à l'imminence de la dépression qui le guette depuis plusieurs années. Se « penser aimé » ira de pair avec l'élaboration « romanesque » de l'amour, qui l'occupera dorénavant une bonne partie de son temps.

Cette discordance prend appui sur le rapport désaxé que M. C. entretient depuis son adolescence avec l'Autre social et familial, qui lui sont hétérogènes, sans réciprocité.

Notre patient, marié depuis une quarantaine d'années, père de quatre enfants, maintient un rapport idéalisé avec une femme qui vit en Russie, à qui il rend visite une semaine tous les ans. Il en a fait la connaissance à l'occasion d'un séjour linguistique de sa dernière fille dans cette famille.

Les invitations se succèdent, l'engouement se développe, il reprend alors des études de russe et s'arrange pour y séjourner seul, entrant ainsi en contact direct avec Mme L. qui ignore tout de la passion qu'il a pour elle.

Il y a deux ans, le mari de Mme L. décède et M. C. décide - malgré un état d'angoisse insoutenable - de tenter sa chance. Très timide, il se contente de l'inviter à l'Opéra, persuadé que Mme L. est attirée par lui, mais qu'elle ne peut l'exprimer, à cause du deuil récent de son mari.

On observe ici une conduite paradoxale, qui va de pair avec le postulat fondamental présent dans l'érotomanie platonique : le refus de comprendre est interprété comme une invitation à redoubler d'efforts.

Le sujet y voit alors le témoignage incontesté de l'attirance de Mme L. pour lui, mais aussi la raison d'espérer. Il aurait ainsi manqué de détermination, il n'aurait pas compris à temps ce qu'on attendait de lui.

IL se met alors à produire une série de pensées qu'il appelle romanesques, dont l'inertie et l'automatisme relèvent de l'étrangeté par moments.

On y reviendra.

Quel est alors le statut de ce partenaire élu ?

En remontant dans le passé de M C., nous retrouvons une autre rencontre du même ordre l'ayant marqué : déjà depuis l'âge de 14 ans, jusqu'à ses 22 ans – Monsieur C. avait été bouleversé par l'image de l'actrice américaine A., dont il devint un fan assidu. L'actrice semble avoir été une figure tutélaire de l'amour pour le patient : à 21 ans, il décorait sa chambre avec ses photos et lui envoyait des mots galants.

Nous avons là un objet est inaccessible, idéalisé, mais Monsieur C. se met pourtant à la recherche des signes que lui adresse cet Autre.

S'ébauche alors une érotomanie discrète, qui donnera la teneur des élaborations ultérieures : il lui écrit des mots, tout le temps. Il se renseigne, il apprend, par ex., que l'actrice avait acheté une maison en Europe. Le lieu de sa résidence résonne avec le nom de la ville où il habite. Il s'y rend deux fois, mais ne réussit pas à la rencontrer.

Elle n'est pas venue à sa rencontre : c'est parce qu'elle n'était pas prête !!

Son impossibilité à atteindre une intégration sociale sera cependant compensée par son activisme militant : il s'identifie aux combats associatifs de l'actrice, en devenant membre de l'association dont elle était un membre influent.

A la mort de l'actrice, il se rend aux funérailles.

Après sa mort, pendant une dizaine d'années, il vit dans un état de repli, suivi de quelques périodes d'alcoolisme aigu et de deux hospitalisations pour dépression.

Il sortira de ce marasme - dit-il - grâce à son engagement associatif. Mais hormis ses fréquentations liées aux activités associatives, il se sent en réalité, très isolé et sombre dans l'alcool. Il est mis à mal par ses rêves érotiques et se sent intimidé par les filles.

Sur un autre versant, toujours à ce même moment de ses 21 ans, sa sœur aînée commence à s'inquiéter et elle s'arrange pour lui présenter une jeune femme. Elle le pousse à se marier.

Dans cette relation, la jouissance est pour lui au premier plan et par conséquent, la jeune femme est vécue comme une menace.

Il va donc élaborer une solution visant à séparer la dimension de l'amour de la dimension sexuelle : il aura quatre enfants avec sa femme, et en même temps, sera présente l'actrice - une autre version de la femme - désormais objet de culte, de vénération, femme idéalisée.

Sa femme comprendra en silence cet état de choses, et acceptera de vivre avec ses lubies. Trois filles - dont l'aînée porte le prénom de l'actrice - et un garçon naissent. Dans sa chambre, campe, à côté des photos des enfants, la photo de l'idole.

Ces dernières années, les rapports sexuels s'espacent et finissent par être bannis. Il dit n'avoir jamais éprouvé la moindre passion pour sa femme, il est juste attendri.

La signification phallique est écartée, inaccessible à la dialectique du désir : la véritable vie est ailleurs, l'actrice libère l'amour de son impuissance, permet de compenser l'absence de rapport sexuel. Ici, l'actrice sert de prothèse, recours ultime contre la menace de la mortification subjective que conditionne la castration.

Pourrait-on considérer que cet objet fonctionne comme symptôme, suppléance à la défaillance de la structure ?

En effet, l'impossibilité pour M. C. à pouvoir utiliser le signifiant phallique comme moyen de représentation de la satisfaction va de pair avec une « manie de l'amour » dont les pensées pour l'actrice sont l'illustration.

Ces derniers éléments sont essentiels dans l'élaboration du diagnostic : en effet, tout en reconnaissant ses pensées pour l'actrice et ensuite pour la dame russe, il éprouve parfois le sentiment que ces pensées le dépassent, véritable jouissance, sorte d'excitation irréaliste d'être rivé à une pensée qui lui semble parfois étrangère - envahissante et intrusive.

Ces pensées le plongent dans une « excitation » pénible à arrêter, leur contenu n'est pas habillé de certitudes mais ce sont plutôt des pensées romanesques, fictives, où il est en quelque sorte la victime d'un amour impossible, ou malheureux, de son héroïne.

Il s'imagine dans la peau des personnages de *La Dame au petit chien*, qui promène son ennui et son chien sur la digue d'une station de la Mer noire.

Un homme solitaire - notre homme - la remarque. L'amour se fige alors dans le coup de foudre, comme une révélation, mais ne peut triompher plus tard sur toutes les barrières qui se dressent sur le chemin de leur bonheur.

En somme, M C. aime un Autre, tellement Autre qu'il ne peut être incarné dans un être charnel, et même lorsque c'est le cas, il doit l'être dans une fiction délirante.

Nous évoquions précédemment l'état de crise dans lequel il se trouva après la mort de l'actrice. Cet état de dépression aurait pu se perpétuer s'il n'avait eu cette part de *tuché* ou coup de foudre, lors de la rencontre d'une femme dans l'intimité de son foyer, qui le mènera à imaginer - dans un moment de manie - la certitude de son amour.

Cette femme lui rappelle l'actrice, l'élégance, une certaine frugalité d'ascète et même son anorexie.

Monsieur C. est également très maigre.

L'amour pour Mme C. repose sur une identification imaginaire à l'actrice et ne peut plus prétendre qu'à la beauté de la nature morte des photos décolorées qui décorent sa chambre.

La structuration se produit lors du deuxième voyage qu'il réalise cette fois-ci seul, sans sa femme. A cette occasion, les signes de séduction se précisent, la dame le prend par la main pour faire le tour de la ville ; il imagine alors qu'elle aussi a un coup de foudre pour lui, mais à cette époque son mari est en vie.

Dans cette rencontre s'allient plusieurs éléments : la surestimation de l'objet, son charisme, et son impossible abord : cette femme n'est pas comme les autres, elle s'occupe de lui. S'instaure alors, à cause de la distance, un échange épistolaire permanent ; le silence obstiné de cette femme à ne pas exprimer ses sentiments d'amour, accentuera chez lui l'espoir et donc la déception.

C'est dans ce contexte – dans lequel manie et dépression se consolident - que la rencontre avec le thérapeute se produit. Au cours de ce travail, se pose la question de sa stabilisation, plus précisément sous le mode d'une amitié dans la relation avec l'actrice, ce qui permettrait de réordonner autrement le lien passé.

Prenons les choses à rebours : la femme russe, l'épouse, l'actrice américaine, la sœur et la mère représentent une série de femmes qui jalonnent son vécu.

Le moment déclenchant n'est pas facilement décelable, mais on peut tenter d'en situer la conjoncture : peu d'éléments biographiques subjectivés sont évoqués au cours des entretiens. Monsieur C. plante simplement le décor de son enfance : il se sentait triste et renfrogné, morose, sans amis et assez isolé. Il est le deuxième enfant de la fratrie, entre la sœur aînée et le frère benjamin.

Le père est décrit comme alcoolique, absent, au comportement exhibitionniste - il l'a vu plusieurs fois se promener nu, imbibé d'alcool –

Nous avons là un Père déchet.

La mère, médecin scolaire, est décrite comme rigide, autoritaire, persécutrice, étouffante.

Se sachant gravement malade, alors qu'il avait 19 ans, sa mère le convoque avec sa sœur pour leur demander de signer devant elle, le pacte de ne jamais se séparer ni de renier leur père.

A l'issue de ce pacte, la mère cesse de l'aider financièrement et l'oblige à organiser lui-même sa propre vie. Il accepte le pacte parce qu'à cette époque il ne pouvait dire « *je* », il n'était pas lui-même – nous dit-il.

Déstabilisé par ces bouleversements, il perd pied : quelque temps après, tout explose dans un mouvement contradictoire : s'il se met au travail et il s'autorise la drague, en même temps il sombre dans l'alcool.

Sa mère meurt quelques mois après, alors que sa sœur se marie et déménage dans une autre ville.

Mais deux années plus tard, la sœur revient ; entre temps elle avait fait une tentative de suicide et avait divorcé. Elle apprend que M C., est assez isolé et boit beaucoup

Elle lui rappelle alors les termes du pacte.

Justement, pour en venir à ce pacte - issu du caprice maternel – on peut remarquer qu'il est le contraire de la Loi Symbolique, car il n'est pas capitonné par le Nom-du-Père.

En d'autres termes, pour qu'il y ait pacte, celui-ci devrait être ordonné dans l'ordre Symbolique par le Nom-du-Père, alors que le pacte fait ici symptôme pour la mère, mais pas pour le sujet.

Si l'on va plus loin, le pacte est un appel au père dans le couple qu'il forme avec la sœur, vis-à-vis de la mère. Or, la jouissance marque ici le pas.

M C. reprend à fréquenter à nouveau son père, qui vivait alors dans une sorte d'indigence physique et morale, en lien avec son alcoolisme.

Sa sœur l'enjoint de se marier. Il ne peut pas s'y opposer et accepte de rencontrer la personne qui deviendra sa femme.

Nous observons que deux axes se conjoignent ainsi, à fin de donner figure à la femme qui sera son épouse pendant 40 ans : celui de l'autorité, puisque sa femme sera le soutien moral de toute la famille, y compris du père. Le deuxième axe est celui du pacte fraternel, sur fond d'impuissance. Sa mère ne sera donc pas trop insistante sur le versant de la jouissance sexuelle.



Ce pacte dure, mais ne tient pas ; la déclaration d'amour est provoquée, forcée, amène à l'impasse : en effet, la signification phallique y reste en suspens, la dialectique du désir demeure inaccessible, le sujet traverse des périodes d'alcoolisation, s'en veut de sa lâcheté et de son indignité ; il imagine même que le rôle de sa femme consiste seulement à lui tenir compagnie.

Devant ce chaos, seule la certitude en la pensée de l'amour – venant de l'actrice d'abord, ensuite de Mme L. - va l'apaiser.

Ce qui est là appelé ce n'est donc pas le fait de jouir d'une femme - de sa femme - mais c'est l'amour d'une femme qui est recherché, à fin de réguler, ou du moins de compenser la mortification subjective qu'implique l'imminence de la jouissance.

L'amour pour sa femme est mortifié, échoue à prendre racine malgré les années de vie commune, alors que l'amour pour l'actrice et pour Mme L. est figé dans l'imaginaire : c'est l'amour narcissique, qui fonctionne sur le mode de la capture, l'amour qui comble. En d'autres termes c'est « l'amour mort ».

Depuis quelque temps, Monsieur C a très peur que sa femme découvre la vérité de cet amour qu'il lui porte. S'il est venu consulter c'est justement parce que sa femme, qui avait jusque là supporté ses lubies, ne veut plus le laisser retourner seul en Russie.

Il a le sentiment diffus qu'elle est jalouse et qu'elle l'espionne. Bouleversé, il rencontre le médecin généraliste qui lui propose de consulter auprès d'un psy.

Pour la première fois, le possible défaut de cet amour le pousse alors à consulter : des pensées contradictoires l'assaillent, y compris de tout quitter pour aller s'installer en Russie.

Pourtant, c'est le versant dépressif, franchement mélancolique, accompagné de tristesse, d'angoisse mêlé à des sentiments d'impuissance qui prédomine dans son discours. Des troubles de l'humeur voient le jour, il songe, tantôt au suicide, tantôt - « hors de lui » - dans un état d'excitation maniaque, il attend « l'aveu de l'amour » salvateur. Il se sent fautif, indigne.

Le couple imaginaire qu'il formait avec la dame pourrait se défaire, avance-t-il.

Nous avons là un moment de rupture de l'homéostasie : l'objet se découvre sous un mode très particulier, dans lequel les registres de l'amour et de la jouissance se dénouent et se révèlent dans leur pureté mortifère.

Je rappelle les trois étapes : énamoration initiale, excitation maniaque, puis structuration de la rencontre sous le mode : « elle m'aime, j'ai les signes ».

Nous pouvons considérer que, si dans la névrose, le sujet interroge les signes émis par l'objet, ici sous les effets de l'angoisse, le sujet perd pied, il se pense « aimé », mais craint devoir rompre, de peur d'être dévoilé par son épouse et de la perdre à son tour.

La fonction première de l'épouse se réduit à lui tenir compagnie ; compagnie, bien sûr, de façon compensatrice.

Il y a donc d'un côté une « manie d'amour », mais il s'agit d'un amour figé, mort, radicalement différent de l'amour vivant qui repose sur le désir ; et, de l'autre, une compagnie qui soutient son existence grâce à un constant étayage, mais qui peut

se transformer en compagnie persécutrice parce qu'elle est soutenue par la jouissance d'une femme.

Ces deux modalités mettent en évidence un sujet aux prises avec sa position d'objet et ses partenaires, en place d'agents « accompagnateurs ». Il est important de souligner que, concernant ces partenaires, ils sont idéalisés, et peu d'éléments personnels, qui les rendraient vivants, sont exprimés par le patient ; son discours est vide à leur égard.

Monsieur C. se trouve vis-à-vis de Mme L en tant qu'objet *a*, amené à produire un savoir, une interprétation, le déchiffrement correct de ce qu'elle attend de lui : produire la bonne réponse à une demande qui n'est pas formulée, c'est là travail qui lui est demandé à titre d'épreuve, de passage.

Il lui est bien évidemment impossible d'entendre un refus, par ce qu'il n'y a point de barrière entre ce qu'il produit et la vérité.

Le travail thérapeutique passe alors par la demande de régulation thymique, marquée au moment de notre rencontre, par les effets du conflit qui l'oppose à sa femme ; il s'inquiète des retombées de son choix de quitter la France pour aller en Russie, choix qu'il formule ainsi : « et si tout cela n'était plus que dans ma tête ? Dans ce cas, je ne pars pas ».

Surgit alors une plainte qui concerne sa solitude, et plus particulièrement l'absence de toute rencontre effective et d'une pratique sexuelle. Il s'intéresse alors à ce que peut vouloir dire « avoir une compagnie ».

On peut d'ailleurs repérer ici une différence majeure entre ce qui serait la signification phallique « d'avoir une compagnie » propre au névrosé, et le sens que lui donne M C., qui, par contre, opère comme recours devant le non-sens de « se penser aimé ».

Il ne paraît donc pas déplacé de situer cette opération comme un pousse à l'interprétation, avec lequel M C. tente de significatiser la texture de ses liens vacillants.

Cette élaboration, contrairement aux échecs du passé où l'alcool et les hospitalisations n'avaient pas pu être empêchés, sert de pont signifiant et lui permet, d'une part, aussi bien une adaptation aux exigences de la vie sociale que de régler son existence sur le mode de l'amitié avec sa femme, amitié basée sur des services réciproques et d'intérêts communs.

D'autre part, cette élaboration lui permet de reprendre avec la Dame russe l'échange épistolaire qu'il avait interrompu quelques mois auparavant : il s'agit de se penser aimé, mais en essayant de tenir ce rapport - grâce à l'écrit - dans des limites acceptables, permettant un apaisement c'est-à-dire sans avoir besoin de s'y rendre.

L'usage de l'écrit est un mode de suppléance, « à peine un nouage » permettant de « faire tenir ensemble » ce semblant vacillant du rapport.

De plus, en conservant une pluralité d'objets, Monsieur C. évite de rencontrer *La femme*. Précisons que cela ne peut être obtenu que par le renoncement que M C. s'impose, de à savoir de ne pas particulariser la relation avec Mme L.

Il est ici important d'éviter que l'Autre puisse être supposé jouir, ce qui passe inévitablement par l'interprétation des signes.

Il réussit ainsi à éviter une issue trop interprétative et en même temps, il ne désinvestit pas l'amour galant qu'il éprouve à son égard.

Une telle solution - un peu bancal c'est vrai - a le mérite de ne pas annuler les catégories de l'impossible et de l'impuissance, si chèrement pratiqués par ce sujet.

## **Des passions de l'irascible et du concupiscible**

### **Karim BORDEAU**

Nous savons que Lacan n'a pas théorisé sa pratique analytique, tout comme Freud, à partir d'une psychologie des affects ou des passions. En effet que nous dit-il à la première séance de son séminaire *L'angoisse* ? Que les passions en tant que telles ne sont analysables qu'à partir des signifiants qui les amarrent : c'est à ce niveau que se situe le matérialisme pour l'expérience analytique; ce sont les mots qui affectent et qui sont causes de nos passions. Nous ne partons pas d'un sujet identifié à ses émotions, sorte de sujet « protopathique » \_ autrement dit la psychanalyse récuse l'idée d'un sujet déduit en quelque sorte d'une logique des sensations, comme toute une tradition philosophique ou théorie de la connaissance le promeut. Actuellement, celle-ci, dans la lignée cognitiviste où sensations et affects sont supposés mesurables et visualisables, conçoit un réel transformable en une image sans reste<sup>6</sup>. Nous allons voir en quoi Saint Augustin, dans un texte fondamental, pressent le danger d'une telle idéologie, en se référant à une passion, il faut bien le dire assez funeste quand elle dépasse toute mesure, qu'il nomme « la concupiscence des yeux ». Passion mortelle nouée en quelque sorte à l'idée d'un savoir que l'on pourrait éprouver dans son intégralité par les sens de la vue auxquels tous les autres sens seraient ramenés.

Saint Thomas, dans ses textes sur la moral, reprend d'une certaine façon les analyses augustinienne en opposant, tout en les nouant, les passions de l'irascible et du concupiscible, mettant le second au fondement du premier. Nous le verrons un peu plus bas. Cette passion de l'irascible s'insérant dans « la chaîne du concupiscible » est, nous allons le montrer, une sorte de défense « naturelle » contre un réel qui ne spécularise pas.

La « concupiscence des yeux », dénoncée par Saint Augustin, est plus précisément l'expression d'un désir mortel amenant à une violence qu'on retrouve transformée dans l'idéologie de Hegel pour qui, rappelons-le, je suis reconnu comme objet désirant par un autre objet désirant à ceci près que ces objets sont réduits à des

---

<sup>6</sup> je reprends là une analyse de G. Wajcman.

consciences, à des consciences de soi. L'exigence hégélienne d'une transparence du type je=je fait qu' « il n'y a plus d'autre médiation que celle de la violence », puisqu'il n'y a plus de distinction possible entre les deux consciences prises comme objets de désir. Chacun est l'autre conscience, celle qui me voit, et je m'imagine désirant en supposant un Autre comme conscience qui me voit. L'impasse imaginaire d'une telle dialectique est manifeste et engendre l'illusion d'un « faux » infini, mais surtout gèle le désir dans une impasse. Lacan oppose à cette formule du désir hégélien celle du « désir en tant que psychanalytique » (Séminaire X, *L'angoisse*, pages 34 et suivantes) où l'image cesse d'être support d'un fantasme de transparence du désir. À cause précisément d'un reste irréductible à une image ou à un signifiant. Citons un passage du séminaire X où Lacan articule le rapport du signifiant à l'affect: « J'ai déjà une fois laissé paraître comment je l'entends. Je vous l'ai dit à propos de la colère. La colère, vous ai-je dit, c'est ce qui se passe chez les sujets, quand les petites chevilles ne rentrent pas dans les petits trous. Cela veut dire quoi? Quand, au niveau de l'Autre, du signifiant, c'est-à-dire toujours plus ou moins de la foi, de la bonne foi, on ne joue pas le jeu. Eh bien c'est cela qui suscite la colère. (...) Où Aristote traite-t-il le mieux des passions ? Je pense que tout de même il y en a un certain nombre qui le savent déjà : c'est au livre II de sa *Réthorique*. Ce qu'il y a de meilleur sur les passions est pris dans la référence, dans le filet, dans le réseau de la rhétorique. Ce n'est pas un hasard. Les signifiants aux tableaux, c'est ça, c'est le filet. C'est bien pour ça que je vous ai parlé du filet à propos des premiers repérages linguistiques que j'ai tenté de vous donner. Je n'ai pas pris cette voie dogmatique de faire précéder d'une théorie générale des affects, ce que j'ai à vous dire de l'angoisse. Pourquoi? Parce que nous ne sommes pas ici des psychologues, nous sommes des psychanalystes. Je ne vous développe pas une psycho-logie, un discours sur cette réalité irréelle qu'on appelle psyché, mais une praxis qui mérite un nom : érotologie. Il s'agit du désir. Et l'affect par où nous sommes peut-être sollicités à faire surgir tout ce qu'il comporte comme conséquence non pas générale mais universelle sur la théorie des affects, c'est l'angoisse. C'est sur le tranchant de l'angoisse que nous avons à nous tenir<sup>7</sup>». Nous allons focaliser notre attention sur une passion assez commune : la colère, évoquée ici par Lacan, et montrer qu'elle est un évitement de l'angoisse, ou une fuite « devant » l'objet innommable que signale le moment de l'angoisse.

### La colère chez Aristote

Dans *Rhétique*, Aristote forme une sorte de classification des passions en montrant que celles-ci sont déterminées par un discours, et que c'est pour cette raison qu'il est possible à tel orateur ou rhéteur de les reproduire chez l'autre grâce à un usage approprié du semblant. « Or la passion, dit Aristote, c'est ce qui, en nous

<sup>7</sup> J. Lacan, *Le séminaire livre X, L'angoisse* (1962-1963), Paris, Le Seuil, 2004, p23-24.

modifiant, produit des différences dans nos jugements et qui est suivie de peine et de plaisir. Telles sont, par exemple, la colère, la pitié, la crainte et toutes les autres impressions analogues, ainsi que leurs contraires ». Pour la colère, Aristote s'attache à montrer qu'il faut distinguer trois points de vue : l'état d'esprit du sujet en colère, contre quelles personnes est dirigée la colère, et le motif de la colère. Il postule que la colère a pour fondement « un désir de vengeance » dirigé à l'égard d'un Autre qui aurait bafoué ou désacraliser un pacte symbolique en proférant des paroles visant, intentionnellement ou non, à atteindre l'être même du sujet. Aristote ne manque pas de signaler que la douleur ou la jouissance attenante à la colère est masquée par celle-ci \_ car la colère s'insère dans un scénario qui « réalise » fantasmatiquement l'accomplissement d'un désir de vengeance. À cet égard la colère exclut-elle le mépris car est-elle dirigée contre ceux qui ont été aimés ou qui le sont encore d'une certaine façon ? . « On n'en a plus contre les morts, ajoute Aristote, puisqu'ils ont subi la dernière peine et ne peuvent plus éprouver de souffrance, ni reconnaître notre vengeance ». C'est donc dans une perspective symbolique, de reconnaissance de l'Autre, qu'Aristote situe la colère en tant que passion. Venons en à Saint Thomas.

### L'irascible et le concupiscible chez Saint Thomas

Pour Saint Thomas, la seule chose qui puisse être affectée d'une passion est le corps dans la mesure où les passions du corps sont des affection de l'âme : les passions sont des passions du corps en tant que se jouir \_ si on écarte l'idée aristotélicienne d'un souverain bien que viserait le désir. « Pour qui prend le terme de passion au sens propre, nous dit Saint Thomas, il est impossible que ce qui est incorporel subisse une passion. La seule chose qui puisse donc subir par elle-même une passion qui lui soit propre est le corps, de sorte que si une passion proprement dite doit affecter l'âme d'une manière quelconque, ce ne peut être qu'en tant qu'elle est unie au corps, et donc par accident. (...) On peut donc dire que la passion du corps appartient indirectement à l'âme de deux manières. Premièrement, en ce sens que la passion commence par le corps et aboutit à l'âme qui est unie à ce corps comme forme, et c'est alors une passion corporelle quelconque. (...) Deuxièmement, en ce sens que la passion commence dans l'âme en tant qu'elle est le moteur du corps, pour aboutir au corps; c'est alors ce que l'on nomme une passion animale ». Saint Thomas donne l'exemple de la colère, de la peur et autres affections du même genre. Il reprend justement l'idée aristotélicienne d'une classification des passions par une spécification des objets; si l'âme est « la forme » par quoi se réalise le corps et se détermine les passions alors l'âme est nécessairement morcelée. ( Cf *Traité De Anima* d'Aristote). Aristote entrevoit l'incorporel d'une cause séparée du corps mais néanmoins liée d'une certaine façon à celui-ci.

Lacan, dans *Télévision*, indique l'importance des textes de Saint Thomas concernant les passions, qui sont des reprises d'études remontant bien plus loin, à Platon et Aristote : « Reconsidérer l'affect à partir de mes dires, nous dit-il, reconduit en tout cas à ce qui s'en est dit de sûr. La simple résection des passions de l'âme, comme Saint Thomas nomme plus justement ces affects, le résection depuis Platon de ces passions selon le corps : tête, coeur (...) ne témoigne t-elle pas déjà de ce qu'il faille pour leur abord en passer par ce corps, que je dit n'être affecté que par la structure ?»<sup>8</sup>. C'est-à-dire que ce qui affecte le corps est le signifiant en tant que lui-même est corps. C'est la structure qui découpe le corps en rondelles en laissant un reste ou chute d'une certaine façon incorporelle : l'objet a.

<sup>8</sup> J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Le seuil, 2001, p525.

Ce que St Thomas appelle alors le concupiscible est une faculté \_ située dans l'âme \_ de saisir un objet plaisant (au sens aristotélicien du terme) pour le corps ou de fuir un objet jugé hostile dans la mesure où celui-ci apporte une trop grande peine ou souffrance au regard d'un principe de nivellement des passions \_ principe de moindre peine ou principe du plaisir. Car, au fond, le postulat de l'âme est homogène à l'idée « d'une moindre tension ». La formulation de ce principe, qu'on retrouve chez Freud, « ne démontrerait rien sinon que nous tenons à l'âme comme la tique à la peau d'un chien »<sup>9</sup>. Nous y reviendrons plus bas.

Lorsqu'il s'agit du désir d'aller contre un objet jugé pénible en voulant le neutraliser ou le détruire, parce qu'appréhendé comme dangereux, Saint Thomas parle alors de la faculté de l'irascible. Le concupiscible nous oriente vers le plaisir et évite ainsi la peine. La colère (ira) est l'indice d'un désir d'aller contre l'objet insupportable pour le détruire. On n'a pas tout à fait la même articulation que chez Aristote : le désir de reconnaissance, en tant que désir de vengeance, n'est que masque au regard de ce dont il s'agit. On a ici chez Saint Thomas une approche plus topologique : éloignement de l'objet a (échappant par définition au principe de moindre peine) dans le mouvement de la concupiscence, et « approche » de l'objet a dans celui corrélatif de l'irascible \_ approche dans un aller-contre, dans une sorte de dénégation ou de rejet. Si bien que Saint Thomas distingue, dans le concupiscible, trois couples de passions opposés : l'amour et la haine, le désir et l'aversion, la joie et la tristesse. Dans l'irascible il en distingue trois également : l'espérance et le désespoir, la crainte et l'audace, et la colère qui elle n'a pas de contraire. Ces passions seront reprises dans l'*Ethique* de Spinoza dans la perspective du péché originel et d'une doctrine des vertus. Donc, dans cette façon de coupler les passions se montre qu'à l'objet a est substitué une image spéculaire, c'est à dire une sorte d'image-support qui rendrait « visualisable » ou « éprouvable » ce qui ne l'est pas : l'indicible objet qui cause le désir. Avec la colère, nous serions d'une certaine manière plus proche du réel, mais cette passion reste encore une sorte de défense contre ce réel même que l'angoisse signale \_ si on suit la thèse freudienne que tous les affects sont des transformations de l'affect fondamental de l'angoisse.

On pourrait donner comme mathème à cette substitution :

$$\frac{i(a)}{a}$$

L'âme aristotélicienne est une version de  $i(a)$  réalisant une sorte de « somme » des « organes » épars du corps. Il conviendrait de s'interroger sur le sens de cette « somme ».

Le 21 novembre 1962, dans son séminaire *L'angoisse*, Lacan ne manque pas de relever l'articulation de Saint Thomas concernant cette façon d'appréhender l'objet du désir quand il est mis « devant » le sujet et non pas en position causale, « derrière ».

L'invidia et la concupiscence des yeux chez Saint Augustin.

Venons en maintenant à des passions dont Saint Augustin fait état dans ses livres I et X des *Confessions*. On sait que Lacan a mis l'accent, tout comme Saint Augustin, sur « le moment d'éveil de la passion jalouse dans la constitution de ce

<sup>9</sup> J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Le seuil, 2001, p523.

type d'objet qui est celui-même que nous avons construit comme sous-jacent à chacune de nos satisfactions »<sup>10</sup>. C'est un moment où le sujet appréhende l'objet du désir comme possédé par l'autre, dans une image où son semblable, ici le frère, tête le sein de la mère. Saint Augustin, se voyant petit enfant regardant la scène, relève l'effet sur le corps propre du sujet en tant que celui-ci est en proie à une « pâleur mortelle » signalant quelque chose qui l'ébranle ou le menace « au plus intime de son être ». C'est là que se constitue pour le sujet l'idée de la possession de l'objet par un autre et corrélativement la conscience d'une perte dans l'image; la fonction de la frustration imaginaire trouve là son fondement dans l'expérience : l'objet métonymique du désir est soudain projeté dans une image qui après-coup donne au sujet l'appréhension sensible d'une perte de l'objet. C'est un temps logique, un moment imaginaire, d'avant celui de l'objet de la castration symbolique.

Mais Saint Augustin distingue une autre passion \_ qui diffère de la passion jalouse et de celles liées à la recherche de voluptés \_ qu'il nomme « la concupiscence des yeux ». Lacan, dans son unique leçon sur *Les Noms-du-Père*, fait une référence expresse à ce texte de Saint Augustin pour montrer que, dans le prisme de cette passion, le sujet est possédé par « le spectacle » du monde : il croit rencontrer l'objet cause de son désir alors qu'il ne rencontre que « son complément » : i(a), une image. L'affect d'angoisse fait « éclater » cette bulle imaginaire, signalant l'hétérogénéité d'une infinitude de l'objet au regard de la finitude du sujet. Lacan propose alors une sorte de mathème de l'angoisse :

a ◇ \$

—  
 \$

Comment Saint Augustin articule cette concupiscence : « A (la) tentation (de la volupté), il s'en joint une d'une autre sorte, nous dit-il, qui est en toute manière plus périlleuse. Car outre cette concupiscence de la chair qui se rencontre dans tous les plaisirs des sens, et de ces voluptés qui se font aimer avec tant de passion par ceux qui s'éloignent de vous, il y a dans l'âme une passion volage, indiscreète et curieuse, qui se couvrant du nom de science, la porte à se servir des sens, non plus pour prendre plaisir dans la chair, mais pour faire des épreuves et acquérir des connaissances par la chair. Et par ce qu'elle consiste en un désir de connaître, et que la vue est le premier de tous les sens en ce qui regarde la connaissance, le Saint Esprit l'a appelée la concupiscence des yeux ». C'est un désir de tout savoir ou de tout éprouver dans l'épreuve des sens mais avec exclusion des plaisirs sexuels ou autres voluptés ; ce qui revient à l'idée d'un réel transformable intégralement en une image, et dont on pourrait faire l'épreuve \_ Cf. le cognitivisme actuellement avec l'imagerie médicale. Corrélativement à cette idéologie, il y a donc celle d'une absolution du péché originel. La psychanalyse nous apprend que quant au sexe nous en sommes réduits aux bafouillages et aux équivoques de la langue qui affecte le corps. Il n'y a pas de savoir scientifique sur l'Autre sexe et le mystère de la transmission du phallus.

Conclusion.

La psychanalyse ne donne pas aux passions, telle la tristesse, la morosité ou la dépression, le support de l'âme \_ substance identifiée à un principe réalisant

<sup>10</sup> J. Lacan, *Séminaire L'Identification* (1961-1962), Inédit, séance du 14 mars 1962.

supposément la « somme » des fonctions des organes d'un corps naturel ayant « en puissance » la vie. C'est la définition aristotélicienne de l'âme. L'inconscient n'est pas l'âme mais un savoir qui affecte le corps. Ainsi, une passion triste reste « une faute morale, comme s'exprimait Dante, voire Spinoza, un péché, ce qui veut dire, poursuit Lacan, une lâcheté morale, qui ne se situe en dernier ressort que de la pensée, soit du devoir de bien dire ou de s'y retrouver dans l'inconscient, dans la structure. Et ce qui s'ensuit pour peu que cette lâcheté, d'être rejet de l'inconscient, aille à la psychose, c'est le retour dans le réel de ce qui est rejeté, du langage ; c'est l'excitation maniaque par quoi ce retour se fait mortel. À l'opposé il y a le gay savoir, lequel lui est une vertu. Une vertu n'absout personne du péché, \_ originel comme chacun sait »<sup>11</sup>. Patauger ou patouiller outre mesure dans ses affects ou passions, c'est ne pas vouloir s'y retrouver dans la structure ou ne pas vouloir être dupe de celle-ci. Dans l'idéologie dont St Augustin fait état, dans cette passion de la concupiscence des yeux, on a non seulement le rejet des plaisirs sexuels et autres jouissances dépendantes du bien dire, mais corrélativement le rejet de l'inconscient qui ne spécifie, on le sait bien, aucune garantie quant à la vérité.

---

<sup>11</sup> J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Le seuil, 2001, p526.



## Un mariage de déraison Bertrand LAHUTTE

Charles est âgé d'une cinquantaine d'années. Il se présente en consultation de manière fortuite, puisqu'à l'occasion d'une visite d'expertise. En effet, il est en congé de longue durée pour maladie depuis maintenant plusieurs années, et se plie scrupuleusement aux rendez-vous périodiques de maintien de ce congé. Un récent déménagement l'amène incidemment à changer d'interlocuteur. Cette rencontre, portant d'emblée la marque de la méfiance et de la réticence, semble toutefois faire rupture avec la répétition des échéances administratives, et révèle une vaste construction délirante, que Charles prend à cœur d'expliquer. Plusieurs rendez-vous s'enchaînent, ainsi qu'un vaste argumentaire écrit, sous forme de textes annotés et d'ouvrages commentés. La construction de Charles est très ancienne ; il en fait un récit passé, commentant avec dépit ou mépris le déroulement, quand bien-même la vivacité de ses propos nous en situe encore le caractère d'actualité, ainsi que la note d'exaltation passionnelle.

Charles est ingénieur de formation. Peu disert quant à sa trajectoire personnelle, il se présente essentiellement par son goût de l'ordre et par sa très grande rigueur, qui l'amènent à une carrière dans l'industrie de l'armement. Au sein de celle-ci, il semble très apprécié, quoiqu'en butte parfois avec ses collègues, situation qui s'accompagne un certain isolement social. Charles fait alors la rencontre d'un mouvement religieux fondamentaliste, au sein duquel il trouve rapidement une place. Il reste dans cette organisation, qu'il qualifie actuellement de sectaire, pendant plus de vingt années, se soutenant tout particulièrement de la place à laquelle il peut s'inscrire, dans un groupe très fermé, en proie à une lutte incessante face à un Autre malveillant car mécréant. Dans cette organisation, il bénéficie des conseils avisés d'un « directeur de conscience », tenant une position parmi les plus élevées.

C'est à celui-ci qu'il s'adresse donc, logiquement, dans l'attente de trouver une épouse et de fonder une famille. Charles, en effet très respectueux des indications du dogme, se conforme au principe du « mariage de raison », tout en confessant d'emblée le caractère énigmatique de ce syntagme. La suite des événements se révèle dramatique. Il lui est présenté une première jeune femme, apparentée au confesseur, puis une autre. Ces rencontres dévoilent la radicalité des aménagements de Charles, tout comme sa froideur voire son étrangeté. Rapidement et répétitivement éconduit, il présente une certaine perplexité et éprouve une suspicion naissante, qui l'amène à se confronter à son directeur de conscience. Il lui est reproché son comportement déplacé voire son insistance auprès des jeunes femmes ; Charles rétorque par la promesse qui lui avait été faite d'une inscription plus pérenne dans leur communauté par les liens du mariage. On lui pointe le malentendu, son incompréhension, voire le caractère déraisonnable de son exigence ; il attaque par l'argumentation à charge, en appelle à la vindicte, tord et questionne les textes, religieux tout d'abord, judiciaires ensuite. On le renvoie au bon sens, il revendique la règle. La marche processive prend son élan.

Charles dénonce la faute commise à son encontre, ainsi que le préjudice qui lui est causé. La trahison de l'Autre réside dans ce « mariage de raison ». Dès lors, tout s'enchaîne et l'univers clos dans lequel il évoluait lui apparaît de plus en plus menaçant. Cette signification menaçante se manifeste à lui de manière de plus en plus explicite, depuis la distribution – suspecte – d'invitations, jusqu'à l'analyse littérale – et interprétative – des textes qu'il se met à compulsier frénétiquement. Aujourd'hui, Charles a « désarmé », pour reprendre l'expression d'Eugenio Tanzi. Il a cessé ses procédures et ses récriminations, mais la conscience du préjudice reste intacte et son extrême solitude constitue à ses yeux la consécration des conséquences funestes de la malveillance de ses anciens coreligionnaires.

Charles a quitté le régime de ce qu'il nomme « les dupes ». Ainsi éclairé et avisés de la tromperie, il a maintenant la certitude de l'imposture dont il a été l'objet. De ses analyses de textes, il établit maintenant que la « direction de conscience », aspirant initialement à une guidance vers la « perfection chrétienne », constitue, pour le citer, un « exercice illégal de la psychiatrie dans le dos des dupes ». Il cite des auteurs classiques de la psychiatrie, comme Pierre Janet<sup>12</sup>, qui exposait le rôle, confié aux gens d'église, au XVII<sup>e</sup> siècle, de s'occuper des « problèmes intérieurs ». Le directeur de conscience est alors comparable à « une rampe d'escalier dont la présence enlève le vertige de la vie ».

Charles est quant à lui en plein vertige. Il s'acharne, par force démarches épistolaires, à établir la nature sectaire de son ancienne institution, passant par la qualification de « secte », de « groupe sectaire » ou de « dérive sectaire », pour en aboutir à la conclusion qu'il s'agit d'une « querelle de vocabulaire », qui expose à une dimension « implicite » et donc inobjectivable. Charles se décide donc à un questionnement direct et fondamental de ce point insaisissable pour lui : la nature du « mariage de raison ». Il amène ce questionnement, armé de références philosophiques : se réclamant de la tradition de « l'extinction de la passion » pour « laisser place à la raison ». Charles est un passionné de la raison. Il en pointe avec exaltation la nécessité ainsi que le bien-fondé, mettant en avant les enseignements qui lui ont été dispensés dans sa congrégation religieuse.

La tromperie le renvoie à la définition fondée sur des considérations matérielles du mariage de raison, définition insupportable pour lui. Il en appelle alors à la décortication analytique du texte : « Un mariage DE raison doit être analysé de la même façon qu'un oeil DE verre est un oeil EN verre, et contrairement à une pomme DE terre, qui n'est pas une pomme EN terre, mais une expression consacrée désignant un légumineux... » Charles exige donc des « critères de raison », en vue de pouvoir « choisir avec la raison ». Il parvient à la conclusion que la raison dont il est question dans le « mariage de raison » est la « raison fondée sur le ciel », radicalement distincte de la « raison des physiciens ». Le « mariage de raison » serait donc en somme un « mariage intelligent », c'est-à-dire après élimination de l'intuition, qualifiée « d'invention de Bergson ». Il s'agit donc d'un mariage de « raison discursive ». Pour citer Charles : « Le Père, alias La raison, alias La sagesse, choisit pour vous votre conjoint... »

Charles, pris en tenaille entre Un père menaçant voire ordonnant et un groupe au sein duquel il ne peut plus trouver sa place, déploie pendant de nombreuses années sa revendication, d'une manière des plus virulentes. La persécution est omniprésente ; elle se déplace d'une manière métonymique, gagnant les proches, suspectés d'une surveillance constante, puis le cadre professionnel, où Charles ne peut qu'être espionné par des agences de renseignement... La mise en congé prolongée vient

---

<sup>12</sup> Pierre Janet, *Les médications psychologiques*, Paris, Alcan, 1919.

mettre un frein à l'exaltation de l'efflorescence revendiquante. Pour autant, bien des années après cette issue, Charles expose toujours son point de revendication. Bien plus que la réparation du préjudice estimé subi, il expose sans fin l'évidence de ces impasses de raisonnement.

« Je veux bien [concéder], finalement, que, dans l'expression « mariage de raison », le mot « raison » doit être pris au sens étymologique de calcul. [...] Ce qui me gêne un peu plus, c'est qu'on nous présente cette « tradition commerciale » comme une « doctrine de l'Eglise ». » Le rôle précédemment joué par son directeur de conscience prend dès lors une signification toute autre « sans utilité en l'occurrence... On aurait plutôt besoin d'un notaire ! »

## **Les passionnés : querelles des aliénistes, ou de leurs aliénés ?**

Les passions se sont trouvées très précocement au cœur des élaborations de la psychiatrie naissante. Elles nous apparaissent d'emblée, chez les premiers aliénistes, comme causes morbides ; nous en trouvons une illustration dès 1805, dans la thèse d'Esquirol intitulée *Des passions considérées comme causes, symptômes et moyens curatifs de l'aliénation mentale*.

La référence au passionnel est alors à situer en opposition à la « déraison », au « dérangement » des facultés, qui caractérise à cette époque l'aliénation mentale. L'évolution des concepts fait progressivement valoir d'autres paradigmes et la référence à la passion devient toute autre un siècle plus tard. Arrêtons-nous sur l'émergence de l'entité des délires passionnels. Ceux-ci semblent assurément inscrits tant dans la nosographie psychiatrique française traditionnelle (au sein des délires paranoïaques), que dans l'acception commune. Pourtant, leur genèse semble, à bien considérer, étonnement houleuse. Qui plus est, force est de constater que la paranoïa n'a plus droit de cité dans les classifications modernes : le terme n'est plus employé et sa particularité y est résorbée, comme catégorie résiduelle (en somme, une définition d'exclusion par rapport aux schizophrénies). La multiplicité de ses formes cliniques ne semble plus un sujet d'importance, balayant ainsi les joutes épistolaires des précurseurs, du début du XX<sup>e</sup> siècle. Seul persiste un sigle au nom imprécis : trouble délirant persistant, F 22.0... Quant à la dimension passionnelle en tant que telle, c'est à questionner si elle ne trouverait pas un meilleur refuge dans les troubles bipolaires.

## **Les protagonistes : un duel à trois**

Dans les années 1900 à 1920, la psychiatrie française opère un important travail de synthèse autour de son héritage historique. Les références aux délires chroniques y sont centrales, tout particulièrement à partir de la clinique de la persécution. La confrontation aux travaux allemands, notamment kraepelinien est stimulante et contribue à décompléter le dogme de la dégénérescence et à préciser le statut des persécutés-persécuteurs de Falret, ainsi que du délire chronique à évolution systématique (les systématiques de Magnan). La clinique classique de cette époque se découpe en trois grandes catégories : la psychose hallucinatoire chronique (de Ballet), les délires imaginatifs (de Dupré) et surtout le délire d'interprétation de Sérieux et Capgras.

Le délire d'interprétation, la folie raisonnante, à cette époque, constitue vraisemblablement l'illustration la plus en vogue de ce qui est désigné par paranoïa

en Allemagne. C'est l'opposition à cette acception hégémonique de la clinique paranoïaque, qui génère une querelle scientifique entre trois contemporains : Joseph Capgras, Maurice Dide, tous deux nés en 1873 et Gaëtan Gatian de Clérambault, d'un an leur aîné.

Capgras défend l'autonomie et ne laisse pas s'affaiblir l'unité de l'entité qu'il a isolée avec son collègue de Maison-Blanche, Paul Sérieux. Dide produit quant à lui, une entité originale, l'idéalisme passionné et Clérambault développe sa catégorie des délires passionnels, à partir de l'érotomanie. Dide et Clérambault se confronteront également violemment, chacun présentant la prééminence de son entité aux dépens de celle des ses collègues. L'article le plus radical et le plus illustratif est produit par Clérambault en 1923 : « Les psychoses passionnelles sont irréductibles à celles des idéalistes passionnés de M. Dide. »

Nous nous proposons de nous arrêter **dans le texte**, sur les travaux de ces deux figures d'exception, tous deux passionnés dans leurs engagements et aux destins tragiques : Maurice Dide, chef de réseau d'un mouvement résistant, également connu sous le pseudonyme de Dravel décède en déportation à l'âge de 71 ans ; Clérambault, esthète reconnu pour son œuvre photographique et son expertise des drapés, se suicide alors qu'il est sur le point de perdre la vue.

## L'idéalisme de Dide

Dide conçoit l'idéalisme comme une tendance profonde de la vie affective. Ses travaux se fondent sur les histoires de figures célèbres et étudient leurs personnalités. Dide s'exempte de la frontière entre le normal et le pathologique et tente de contourner la pesanteur de la dichotomie entre l'idée et l'affect. Pour autant, en vue de situer la dimension morbide, il introduit la notion de passion et crée la formule de « l'idéalisme passionné ». Dès lors qu'un objet est choisi parmi les inclinaisons de l'idéalisme, si la passion s'en empare, la fixité gagne cet idéalisme et le constitue en idéalisme de l'amour, puis de la bonté et enfin idéalisme de la beauté et de la justice aboutissant à la cruauté<sup>13</sup>.

Dide argumente l'autonomie de son entité clinique, en la distinguant point par point du délire d'interprétation :

« L'interpréteur aura une richesse délirante parfois très grande ; le centre de cristallisation sera tardif, l'idée directrice secondaire. L'idéaliste procédera avec méthode d'un point de départ unique et son effort se circonscrit progressivement autour de ce que j'ai appelé une inclinaison fixe.

L'interpréteur aura sa vie durant l'anxiété de l'incertitude et, persécuté mélancolique ou hypocondriaque, il envisagera des éventualités toujours plus cruelles, plus tristes ou plus malveillantes [...]

L'idéaliste chez qui s'exalte une foi ardente dans la légitimité de ses aspirations s'affirmera dès le début et dans les formes euphoriques passera d'emblée aux réalisations de son système tandis que dans les formes où l'état affectif est déprimé les actes nécessaires s'imposent avec force et sans hésitation : l'idéaliste donne toujours l'impression d'un homme qui fonce sur l'obstacle et qui est décidé à briser les résistances : il a confiance en lui !

---

<sup>13</sup> « Ces idéalistes arrivent progressivement et inconsciemment à raisonner comme s'ils étaient le centre du monde. Mais dans ce groupe on peut encore envisager deux classes : les optimistes qui savent rester heureux au milieu des ruines qu'ils font autour d'eux. Périssent l'humanité plutôt que leur prodigieuse personnalité ! Et les pessimistes qui, pour que justice soit rendue à la plus noble des causes, celle qu'ils défendent, le plus souvent la leur propre, sont prêts à fouler aux pieds tous les principes. »

L'interpréteur offre, comme on a coutume de le dire, un thème délirant invraisemblable ; on peut plus simplement rappeler que son aliénation mentale ne fait de doute pour personne. [...] Tout ce que le malade ne comprend pas, tout ce qui lui semble étrange ou surnaturel reçoit une explication dont le caractère délirant est patent.

L'idéaliste reste au contraire toujours dans le domaine du plausible, du vraisemblable et le caractère pathologique de son activité psychologique saute [...] peu aux yeux [...] »

Dide, fort de son expérience médico-légale, insiste tout particulièrement sur la dangerosité qu'il repère chez ses idéalistes.

« L'interpréteur peut présenter il est vrai des réactions vives, violentes mêmes, mais leurs mobiles en proportionnent l'importance et permettent en conséquence de la prévoir. [...]

L'idéaliste sera toute sa vie un être dangereux ou en imminence de le devenir : il suffit pour cela qu'une entrave quelconque soit apportée à sa conception ; si même la cruauté entre dans son système, il s'y livrera avec une sorte de dilettantisme.

Et d'ailleurs, l'interpréteur sera tenu par un sens moral intact tandis que les lacunes ou les déficits moraux de l'idéaliste favorisent ses fantaisies les plus monstrueuses. L'évolution chez l'interpréteur est autonome, presque fatalement progressive, sa maladie est incurable, au lieu que l'idéaliste présente des rémittences, des exacerbations et des atténuations. »

## **Dide et la revendication**

La paternité du terme « délire de revendication » revient à Séglas. Dide s'y intéresse, essentiellement dans son œuvre de démantèlement de l'œuvre de Sérieux et Capgras. Il procède avec méthode grâce à ses outils. Nous les avons cités : la place centrale de l'idéalisme passionné, ses implications dans les domaines de l'amour, de la bonté, du beau et de la justice, enfin la caractéristique altruiste ou égocentrique de cet idéalisme. Reprenons son application aux délires de revendication :

« Le groupe des revendicateurs est dissocié : les persécuteurs amoureux ont été étudiés parmi les idéalistes de l'amour, les magnicides [...] chez eux, l'idéalisme de la justice ne se révèle pas encore égocentrique ; leur acte individualiste prétend à une portée sociale. Quant aux réformateurs sociaux, il faut à notre sens éviter une confusion ; les uns [...] poursuivent avec une méthode qui ne se dément jamais la réalisation de leur rêve où l'utopie entre pour une part prépondérante ; d'autres [...] sont aujourd'hui réformateurs, demain financiers, plus tard inventeurs, toujours instables, mobiles, exaltés et vaniteux. si parfois ces derniers semblent avoir des visées altruistes, ce n'est là qu'une apparence, ils poursuivent leur magnification personnelle sous l'allure de bienfaiteurs de l'humanité, et ont plus une inextinguible soif d'admiration que le désir de faire le bien : **ceux-là méritent le titre de revendicateurs parce qu'ils veulent surtout que justice leur soit rendue**, que l'humanité connaisse leurs découvertes, leurs œuvres bienfaitantes, leur caractère hautement désintéressé, leur intelligence puissante ; et pendant longtemps ils peuvent arriver à en imposer. Chez eux, l'altruisme n'est qu'une apparence, une illusion ; ce sont des **revendicateurs pseudo-altruistes**. [...] Ces revendicateurs sont de **grands déséquilibrés de l'idéalisme**. »

## **Querelle autour de la revendication**

Pour suivre Dide jusqu'à ce point, la revendication devient une particularité de l'idéalisme, une conséquence, voire une déviance de celui-ci. Nous pouvons mettre

en perspective cette remarque avec les travaux de Clérambault. Selon ce dernier, la revendication n'est qu'un cas particulier de la passion, là où pour Dide, la revendication procède de l'idéalisme. Le « système passionnel » *versus* le « système de l'idéalisme ». De 1913 à 1923, le conflit fait rage entre ces hommes. Dide s'excuse ironiquement auprès de Sérieux et Capgras - pour le citer - « d'avoir cherché à pousser plus loin l'analyse ; d'autant plus qu'en morcelant le chapitre qu'ils avaient écrit, nous ne démolissons pas sans reconstruire ». Clérambault proteste et rejette l'identification du syndrome érotomaniaque à la forme amoureuse de l'idéalisme passionné de Dide. Il le rejoint sur quelques points et félicite son travail, qualifié de « rapprochement de malades épars », louant notamment « son affirmation que [les] idéalistes de tout genre ne sont pas des interprétatifs », et prolongeant ainsi ses attaques contre Capgras. Dide surenchérit autour de sa propre thèse, « en raison de son amitié, à l'intention de Clérambault ». Ce dernier ironise en 1923<sup>14</sup> : « Mon vieil ami me reproche-t-il de ne pas l'avoir cité plus tôt, et plus longuement ? », s'étonnant que « [son] vieux camarade et ami [le] menace d'une réfutation par la clinique. » L'arbitrage de la délimitation clinique ne sera prononcé qu'en 1942 par Paul Guiraud, soit huit ans après la mort de Clérambault.

### **Clérambault : la systématisation de la clinique passionnelle**

Nous le voyons, l'effort de Dide porte essentiellement sur le style, le « fonctionnement », de ce qu'il dénomme parfois de la personnalité. Clérambault s'attarde quant à lui sur une autre dimension, qui ouvre la voie vers la logique. Dans ses études, il se réfère notamment à une méthode, qu'il applique tant à l'observation de ses malades, qu'à ses déductions psychopathologiques : « Il faut rechercher non pas les faits (que le malade peut toujours nier), mais bien les points de vue du malade ; or ces points de vue tiennent dans les formules spécifiques.

En interrogeant de tels malades, il ne suffit pas de les questionner, il faut encore les actionner. Il faut, en particulier, penser à faire jouer l'élément Espoir du syndrome érotomaniaque. Faute de cette manœuvre, nombre d'érotomanes restent classées parmi les persécutées-persécutrices, alors qu'elles devraient être classées parmi les persécutrices amoureuses. »

C'est ainsi que Clérambault cherche à **distinguer** des délires interprétatifs, les « délires passionnels morbides ». Il met ainsi en forme la **systématisation** classique des délires :

« Les délires interprétatifs ont pour base le caractère paranoïaque, autrement dit un sentiment de méfiance. Ils se développent en tous sens, la personnalité globale du sujet est en jeu, le sujet n'est pas excité ; les concepts sont multiples, changeants et progressifs, l'extension se fait par irradiation circulaire, l'époque de début ne peut être déterminée [...]. »

---

<sup>14</sup> « Les psychoses passionnelles sont irréductibles à celles des idéalistes passionnés de M. Dide »

« Les syndromes passionnels se caractérisent par leur pathogénie<sup>15</sup>, leurs composantes sont communes, soit spéciales, leurs mécanismes idéatifs, leur extension polarisée, leur hypersthénie allant quelquefois jusqu'à l'allure hypomaniaque, la mise en jeu initiale de la volonté, la notion de but, le concept directeur unique, la véhémence, les conceptions complètes d'emblée, une allure revendicatrice commune [...] »

### **Un sens nouveau à la passion**

L'acception du champ passionnel est assez large. Il existe un passage intangible de l'état passionnel à l'idée délirante. Clérambault y met toutefois comme condition ce qu'il nomme la participation de la « Volonté » et que nous pouvons saisir par la dimension de certitude, comme, par exemple, le caractère irréductible de la conviction amoureuse de l'érotomane.

« J'appelle passion toute appétition ardente à base d'affection ou de colère, ou de l'un et l'autre élément. Ainsi se trouvent réunis, en pathologie comme en bonne psychologie, les dépossédés, les jaloux, les quérulents, les récriminateurs et vindicatifs de tout genre, et d'autres cas encore que créent les circonstances. Seront des Passionnels, de forme **vindicatrice** (qu'on nous excusera de forger ce mot), le quémandeur qui, rebuté, incendiera, le joueur malheureux qui tuera son partenaire, etc. Seront encore des Passionnels la mère qui, refusant de croire son enfant noyé, et celle qui refusant de croire parti un fils fugueur, diront qu'on les leur tient cachés ; ce seront des cas de Dépossession Maternelle et de Jalousie Maternelle. Tout sujet de passion peut devenir le noyau d'un Délire Passionnel. Le délirant sera, suivant les cas, impétrant ou protestataire ; le fonds initial et commun de toutes les modalités possibles résidera **dans une émotion accompagnée d'une volonté toutes deux fixées**. J'ai déjà insisté sur la participation de la Volonté à la création du Délire, et sur l'influence de cet élément dans le choix et le groupement des idées. »

### **« Définir l'élément affectif ne suffit pas »**

Clérambault ne se contente pas de rattacher à son entité clinique la prégnance des manifestations affectives et émotionnelles. Il cherche à en isoler une particularité, à qualifier la nature unique de la tonalité passionnelle, dans une approche qu'il qualifie de « psychologique »<sup>16</sup>. Avant même d'aborder la notion de « postulat fondamental », il décrit le « nœud idéo-affectif initial » :

« Un substratum affectif s'observe dans toutes les formes mentales, les plus variées [...]. Ce n'est donc pas assez de mentionner l'élément affectif [...] Le paranoïaque délire avec son caractère. Le caractère est, grosso modo, le total des émotions quotidiennes minimales, passées à l'état d'habitude, dont la qualité est préfixée pour

---

<sup>15</sup> « Les revendicateurs ont déjà été séparés des interprétatifs pas Sérieux et Capgras. Nous adoptons tous leurs critères différentiels, mais nous y ajoutons cette notion, que tous procèdent d'une donnée unique : la pathogénie passionnelle. Ce sont en effet des traits passionnels que l'animation initiale, l'objectif unique et conscient d'emblée, l'oubli de tout intérêt autre que ceux de la passion, d'où dérive cette limitation, typique pour nous, des idées de persécution et de grandeur aux seuls intérêts de cette passion, et l'absence habituelle, notée par les auteurs, d'énormité dans les conceptions terminales.

Il est exact que les délires passionnels sont grandement interprétatifs ; mais l'interprétation est chose constante dans les états émotionnels, et dans les délires passionnels elle est, aux deux sens du mot, **secondaire** ; et si elle prend quelque importance, elle se développe en constellations limitées, non en réseau. »

<sup>16</sup> « Ces **syndromes sont psychologiques**, nous devons donc nous attendre à les voir fonctionner incidemment sur les terrains les plus variés. Dès qu'ils apparaissent, leur entrée est marquée par une mise en jeu d'un élément volitionnel qui, jusqu'alors, était absent ; c'est dans la note de la passion. »

toute la vie et la mesure à peu près préfixée pour chaque jour. Chez le passionnel au contraire, il se produit **un nœud idéo-affectif initial**, dans lequel l'élément affectif est constitué par une émotion véhémence, profonde, destinée à se perpétuer sans arrêt, et accaparant toutes les forces de l'esprit dès le premier jour. »<sup>17</sup>

[...]

« Le passionnel, soit érotomane, soit revendicateur, soit même jaloux, a dès le début de son délire un but précis, son délire met en jeu d'emblée sa volonté, et c'est là justement un trait différentiel : le délirant interprétatif vit dans un état d'expectation, le délirant passionnel vit dans un état d'effort<sup>18</sup>. Le délirant interprétatif erre dans le mystère, inquiet, étonné et passif, raisonnant sur tout ce qu'il observe et cherchant des explications qu'il ne découvre que graduellement ; le délirant passionnel avance vers un but, avec une exigence consciente, complète d'emblée, **il ne délire que dans le domaine de son désir** : ses cogitations sont polarisées, de même que l'est sa volonté, et en raison de sa volonté<sup>19</sup>. »

### **De l'idée prévalente au postulat fondamental**

La construction des trois champs passionnels (l'érotomanie, la jalousie et la revendication), outre les particularités de l'affectivité, s'appuie sur une articulation logique, qui fait intervenir un postulat, précisé d'une manière formelle, ainsi qu'une passion « génératrice »<sup>20</sup> : l'Orgueil, le Désir (l'Amour) et l'Espoir. La fonction du Postulat Fondamental est essentiellement logique ; il le démontre à partir de la structuration du délire :

« Supprimez du délire d'un interprétatif telle conception qui vous semble la plus importante, supprimez-en même un grand nombre, vous aurez percé un réseau, vous n'aurez pas rompu les chaînes ; le réseau persistera, immense, et d'autres mailles se referont d'elles-mêmes. Supprimez, au contraire, dans le délire du passionnel cette seule idée que j'ai appelée le postulat, tout le délire tombe. [...]

Aucune des convictions de l'interprétatif ne peut être dite l'équivalent du postulat. Il n'a pas d'idée directrice. Le postulat a ce caractère d'être primaire, fondamental, générateur. [...] Il est inexact de dire qu'il y ait chez l'interprétatif une idée prévalente, à moins de retirer à ce terme le sens d'idée originelle, et de le pourvoir seulement d'un sens symptomatique très étendu [...] ; mais alors ce n'est pas une seule, c'est plusieurs idées prévalentes qu'on retrouve chez l'interprétatif. [...]

Le terme idée prévalente, pris dans un sens étroit, ne s'applique bien qu'aux passionnels. Encore, est-il insuffisant parce que dans le trouble idéo-affectif, il semble donner la prééminence à l'élément idéatif [...]. D'autre part, il ne fait pas ressortir la

---

<sup>17</sup> « Le sentiment de méfiance du paranoïaque est ancien, le début du délire ne peut être marqué dans le passé ; la passion de l'érotomane ou du revendicateur a une date de début précise. La méfiance du paranoïaque règle les rapports du moi total avec la totalité de l'ambiance, et change la conception de son moi ; la passion de l'érotomane et celle du revendicateur ne modifient pas la conception qu'ils ont d'eux-mêmes, et ne modifient leurs rapports à l'ambiance qu'à l'occasion et dans le domaine de leur passion. »

<sup>18</sup> « La conclusion d'un tel travail, pour le sujet, est que sa personnalité toute entière est ou menacée ou exaltée ; une conspiration générale l'entoure, ou bien il est roi et maître des mondes. »

<sup>19</sup> « L'interprétatif a souvent des vues rétrospectives, il va chercher des explications dans le passé ; cela tient à ce que, contrairement au passionnel, qui est pressé, l'interprétatif est de loisir ; le passionnel, étant essentiellement volontaire, tend vers l'avenir. »

<sup>20</sup> « Les composantes du sentiment générateur du postulat sont Orgueil, Désir et Espoir. L'évolution et les réactions sont, pour une très grande part, fonction du caractère individuel, du degré de moralité et de l'éducation. »



valeur d'embryon logique que nous donnons au postulat. Nous avons donc évité ce mot. »

Le postulat commande aux moindres détails de la vie du sujet. Il détermine toutes les interprétations, actuelles ou rétrospectives. Le postulat est la donnée d'où s'originent, et qui engendre actes et raisonnement. Il a fonction de matrice, permet la mise en œuvre d'une logique.

## **Erotomanie et Revendication**

Forts de ces considérations, abordons, à titre d'illustration, deux états délirants passionnels, que Clérambault nous présente d'une manière à la fois connexe et disjointe. Le premier est l'érotomanie, qui lui a permis l'élaboration de sa théorie. Dans l'érotomanie « l'amour, quoi qu'il en semble, n'est pas la source principale du Délire Erotomaniaque ; la source principale est l'Orgueil, l'Amour n'est que la source accessoire »<sup>21</sup>. Le second est la revendication, également en lien avec l'orgueil, mais qu'il déduit aussi comme consécutive à l'érotomanie :

« Erotomanie et Revendication rentrent toutes deux **séparément** dans le groupe des Délires Passionnels, et leurs rapports sont les suivants. L'Erotomanie peut subsister indéfiniment sans susciter de Revendication (ou, plus largement de Quérulence) ; elle peut aussi susciter une Quérulence soit durable, soit passagère ; par contre, la Revendication ne saurait susciter l'Erotomanie. La Quérulence a pour source **l'indignation** et l'Erotomanie a pour source le **désir**. La Quérulence Erotomaniaque procède du dépit, qui lui-même ne saurait surgir avant le désir. On ne conçoit pas comment la colère, émotion base de la passion revendicatrice, donnerait naissance à de l'affection. »

## **Une illustration clinique : Louis G.**

Selon Clérambault, l'érotomanie prend parfois le masque de la quérulence et de la revendication. La distinction entre ces deux entités lui apparaît fondamentale. Il ne s'agit pas pour lui d'un simple effort de précision nosographique, mais davantage un exercice de rigueur, afin de cerner la logique délirante à l'œuvre et de valider sa théorie.

Citons un extrait de certificat rédigé en 1921 :

« Louis G., ouvrier ajusteur, 34 ans.

Erotomanie – objet du délire : l'épouse divorce – rancune et revendication prédominantes. Interprétations à l'égard des beaux-parents – conviction d'un ascendant psychique irrésistible – son ex-femme l'aime toujours. Son attitude a toujours démenti ses paroles – quinze jours après s'être remariée, elle deviendra sa maîtresse, et, satisfait par son orgueil, il la chassera définitivement. Il la retrouvera en quelque lieu du monde que ce soit [...] hypersthénie passionnelle très marquée, assurance vaniteuse, ironie, rhétorique – démarches innombrables, attentes, intrusions, menaces [...] – divorce prononcé fin 1920 – malade dissimulé, tenace, énergique et agressif. Très dangereux – 9 juin 1921. »

Le délire a pour origine une femme jeune, délicate, qu'il aimait encore très peu de temps avant la rupture. Pour lui, cette femme a une âme, dont il déclare être le

---

<sup>21</sup> Le **Postulat Fondamental résulte visiblement de l'orgueil, plus que de la passion** ; cela est tout spécialement visible dans les cas où l'objet est identifié par raisonnement [...]. Les idées subséquentes sont encore orgueilleuses ; ainsi l'Idée que l'objet, supérieur socialement ou encore intellectuellement, doit cependant être dirigé par l'être soi-disant humble, qui l'aime, et qu'à cette condition seulement il peut être heureux et génial ; aussi l'idée que l'univers a les yeux fixé sur son roman, et le favorise. »

souverain maître. Il ne réclame pas cette femme comme une chose à des tiers, mais **comme une personne, à elle-même.**

Clérambault, dans une communication prononcée la même année, précise ce cas comme très particulier. Il s'agit d'une érotomanie pure, débutant d'emblée par une phase de dépit<sup>22</sup>, prenant par là-même, la forme de la revendication. A partir d'un point particulier, il nous permet d'en faire la distinction<sup>23</sup> :

« C'est l'illusion de l'Emprise Psychique dans le domaine amoureux d'abord, et tous les autres domaines ensuite, qui constitue l'Érotomanie, et qui la différencie de tout autre érotisme. [...]

Cette illusion de l'Emprise Psychique différencie encore la Revendication Érotomaniaque de toute autre Revendication. Dans les autres Revendications, les protestations et les demandes, s'adressant non à l'Objet même, mais aux **détenteurs d'un objet**, revêtent d'emblée une forme **litigieuse** ; les souffrances d'orgueil, l'idée de préjudice, les interprétations hostiles sont initiales. La marche, dans l'Érotomanie est différente ; le délire débute par une phase d'espoir, l'orgueil est ensuite flatté, il ne fait, à propos de l'Objet, que des suppositions favorables, il n'est pas quérulent ni hostile en principe ; quand il le devient, ses arguments ne sont pas de nature juridique, il n'est pas processif, ou, s'il le devient, il n'est que partiellement sincère.

Si notre sujet n'était qu'un Revendicateur, ce serait le **point de droit** qui l'obséderait. Il contesterait radicalement et constamment la validité du divorce, intenterait des actions diverses, aurait pour objectif unique le maintien du lien conjugal, prétendrait reprendre sa femme immédiatement et la garder, qu'elle soit heureuse ou malheureuse, il parlerait en juriste comme les Dépossédés, ce serait moins un Érotomane qu'un Processif.

Le terme Revendicateur, appliqué aux Érotomanes, deuxième phase, n'est pas totalement juste. Certes l'Érotomane dépité a de très nombreux traits communs avec les vrais Revendicateurs (hypersthénie, conviction incoercible, combattivité, etc.),

---

<sup>22</sup> « Le Sujet semble être entré **d'emblée dans la Phase du Dépit**. Cette particularité est le fait de circonstances. Tant que le Sujet était heureux dans son amour, il n'y avait lieu pour lui à nulle sorte de poursuite, il s'agite seulement du moment où il se voit dépossédé. La cohabitation a supprimé la phase de revendication affectueuse, phase d'espoir des cas ordinaires. [...]

Notre cas semble encore être spécial par l'absence de la jalousie ; mais il n'y a là qu'une apparence, due au dépit. La jalousie existe, nous en trouvons la preuve dans des paroles, lettres et actes, mais elle est refoulée par l'orgueil qui, dans notre cas, est extrême. »

<sup>23</sup> « De notre cas [...] se dégagent nettement les constantes du syndrome érotomaniaque [...] : la Triade Affective (Orgueil, Amour, Espoir), le Postulat en enfin les Formules dérivées du Postulat :

1° l'Objet ne peut avoir de bonheur sans le sujet ;

2° la conduite de l'Objet est paradoxale, contradictoire, à double sens. Cette dernière formulation est inévitable, car elle résulte du besoin d'accommoder les faits indéniables avec l'infrangible Postulat. Notre sujet étant au Stade du Dépit, croit haïr, mais l'espoir inconsciemment subsiste. » [...]

« Notre malade doit-il être appelé un Revendicateur ?

1° à l'égard de l'Objet, il ne l'est pas ; il n'est que récriminateur, protestataire, vindicatif. [...]

Ces malades ont des traits communs avec les Revendicateurs, mais ne sont pas des Revendicateurs. S'ils revendiquent, c'est très secondairement, c'est en outre sur des thèmes tardifs : indemnité, dommages-intérêts, dédit. On doit même noter que fréquemment leur demande d'indemnisation n'est pas sincère, c'est une manœuvre.

2° dans ses rapports avec les tiers, notre malade n'est pas non plus revendicateur ; il est protestataire, récriminateur, vindicatif, rien de plus, du moins pour le moment. Il réclame bien son ex-épouse, mais il la réclame à elle-même, il juge tenir son droit sur elle de causes psychiques (souvenirs profonds, passion latente) et non d'arguments juridiques. Les points de droit ne l'intéressent pas, il ne chicane pas sur des objets, la négation de la validité du divorce n'est pas constante, elle est d'ailleurs, quand elle a lieu, bien plus morale que juridique, il n'est aucunement processif. S'il devient processif, ce sera une complication du délire. »

mais il ne revendique plus l'Objet, **il l'invective et veut se venger**. S'il revendique littéralement, c'est sur des données accessoires, comme celle du dédit, et souvent sans sincérité. Il a l'air Revendicateur plus qu'il ne l'est, cela du moins envers l'Objet : à son égard, il est seulement **vindictif**. Par contre, celle des périodes où le sujet mériterait l'épithète de revendicateur, bien qu'on ne la lui donne pas encore, c'est celle où il n'est pas hostile, c'est la première phase, celle **d'espoir**. Mais sa revendication de l'Objet est amicale, comme le serait celle d'un gros lot qu'il viendrait de gagner. »

## **Conclusion**

La mise en forme de la paranoïa dans ses rapports à la jouissance nous amène à considérer la question de l'amour dans la psychose. Cette question, comme nous l'avons abordé, a également traversé les écoles de psychiatrie. L'amour apparaît dans ce champ comme secondaire à un tableau clinique, voire s'autonomise autour de modalités spécifiques, entrant ainsi dans le lexique passionnel. La passion querelleuse a également gagné psychiatres et aliénistes, chacun revendiquant la prépondérance de sa trouvaille clinique. Les termes ont varié, depuis la monomanie érotique d'Esquirol, l'idée prévalente du délire de revendication de Sérieux et Capgras, l'idéalisme passionné de Dide et enfin la psychose passionnelle de Clérambault. Ce dernier est probablement celui qui s'est le plus éloigné de la thèse causaliste de l'état passionnel morbide et nous devons souligner la rigueur de son analyse, qui lui fait s'apercevoir qu'il existe une logique au délire paranoïaque. En ce qui concerne l'amour, sa délimitation des stades de l'érotomanie, rend compte de sa perception de l'impasse déterminée par le défaut symbolique. En ce qui concerne la Quérulence, il propose de donner un « sens nouveau au mot Revendication », à savoir celui **d'exigence en général**. Il fait figurer le « Désir » et l'« Effort » comme fonds essentiel de l'Érotomanie et de la Quérulence. Peut être devons-nous y voir l'effort de régler l'énigme de la jouissance de l'Autre.

i Lacan J., *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p 548